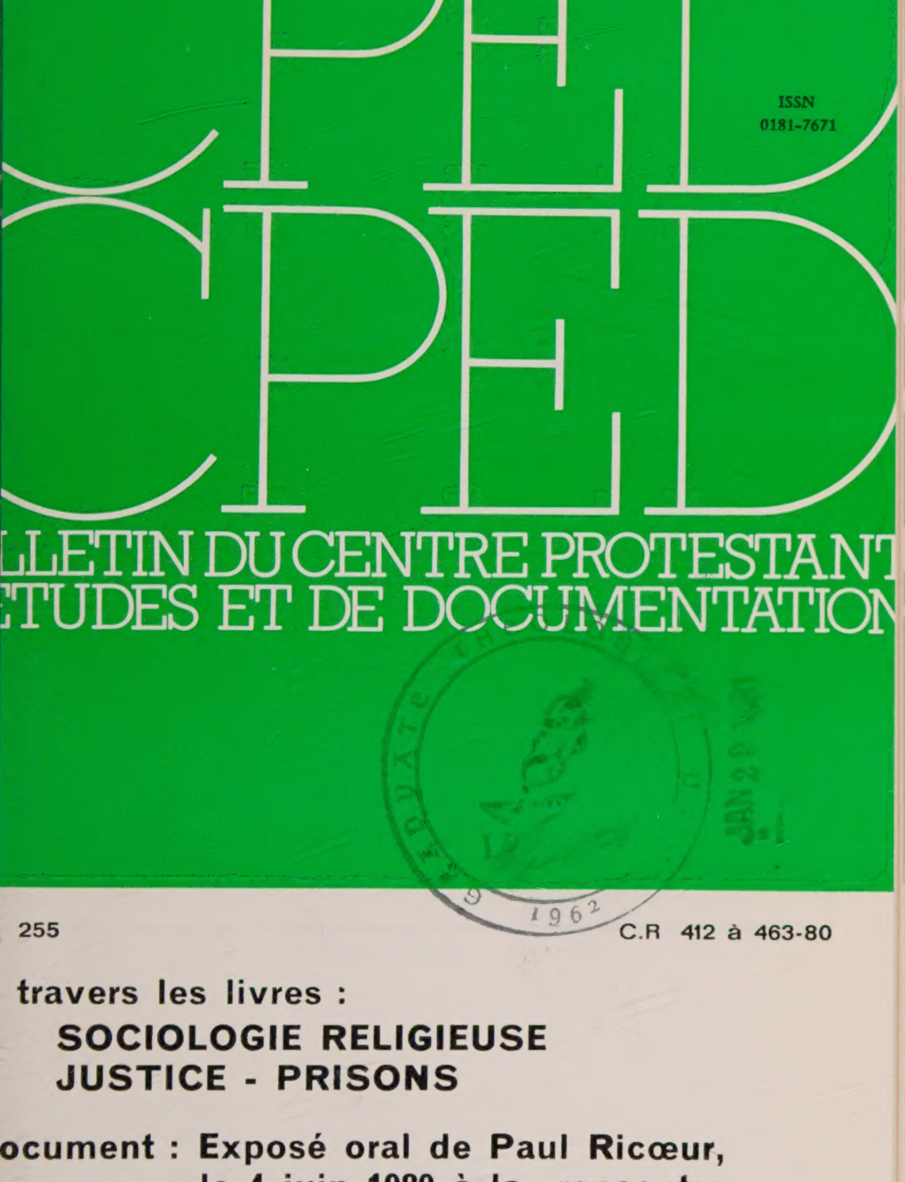


ISSN
0181-7671

255 C.R 412 à 463-80

travers les livres :

SOCIOLOGIE RELIGIEUSE
JUSTICE - PRISONS

ocument : Exposé oral de Paul Ricœur, le 4 juin 1980 à la rencontre
HERMÉNEUTIQUE ET SÉMIOTIQUE

VEMBRE 1980 Ce numéro : **10** F

CPED

L'an dernier nous avions lancé une campagne financière qui a rapporté 12.000 francs et nous a permis en particulier de continuer à publier ce Bulletin.

Un projet est à l'étude, pour mettre le CPED au centre d'un espace plus vaste, où se chercherait, s'élaborerait et s'exprimerait une « pensée » issue du « protestantisme », dans les domaines les plus divers, et sous des formes variées. Il s'agit de « tenir » jusque là. C'est pourquoi nous renouvelons notre appel.

Merci à tous ceux qui nous ont répondu en 1980 et à ceux qui le feront en 1981.

Les dons peuvent être envoyés au Centre Protestant d'Etudes et de Documentation 8, Villa du Parc Montsouris, 75014 Paris, par chèque bancaire ou par chèque postal au compte Paris 1384 04 V.

Nouvelles du Centre

En pages 334-335 de ce Bulletin, vous trouverez le compte rendu du livre de Richardot sur le peuple protestant français aujourd'hui, qui avait fait l'objet d'une conférence de presse, organisée par le CPED, lors de sa parution : livre vivant, qui devrait trouver beaucoup de lecteurs, notamment parmi les sympathisants protestants en quête de racines.

En " feuilles vertes ", nous proposons à votre réflexion le texte de l'exposé oral que Ricoeur a fait à Montsouris le 4 juin dernier sur la méthode d'analyse sémiotique (de textes, d'images, de gestes, etc...) élaborée par Greimas et les chercheurs de son séminaire. Ce texte, nous le savons, requiert au moins une initiation à cette méthode : mais des possibilités d'initiation sont à votre disposition, soit par les Equipes de Recherche Biblique, soit par l'Association Lecture Expression Formation : vous pouvez même vous organiser cette initiation " à domicile ", en regroupant autour de vous quelques amis.

Ce texte de Ricœur va être lu soigneusement par des sémioticiens (séminaire au CPED le mercredi soir une fois par mois) ; le dialogue sera ensuite repris avec Ricœur. Qu'est-ce que lire ? qu'est-ce qu'interpréter ? Le débat est plus que jamais d'actualité, au moment où la Bible suscite un regain d'intérêt hors des Eglises : il ne faudrait pas que les églises se désintéressent de ces recherches, avec les méthodes de lecture contemporaines !

SOMMAIRE

A travers les Livres..

Bible - Milieu biblique - Eglise

Pierre GIBERT. **412-**
LA BIBLE A LA NAISSANCE DE L'HISTOIRE.
Paris, *Fayard,* 1979, 448 pages.

Dater d'Hérodote la « naissance de l'histoire », comme on le fait so vent, témoigne d'une singulière lacune de la culture occidentale : c'est oubl que près de 5 siècles avant Hérodote, des auteurs bibliques ont déjà réal une œuvre « historique » élaborée. C'est à justifier et préciser cette affirmati que s'attache P. Gibert, appuyant sa démarche sur un précédent ouvrag « Une théorie de la légende. Hermann Gunkel et les légendes de la Bibl (Flammarion 1979).

La « naissance de l'histoire » coïncide en fait, pour des raisons divers avec l'avènement de la monarchie israélite : c'est pourquoi le corps de l'o vrage (p. 38 à 337) consiste en une étude minutieuse des sources et de rédaction des Livres de Samuel et des 11 premiers chapitres de I Rois. L'a teur y caractérise les divers genres littéraires des textes réunis dans cet e semble fort composite : conte populaire, récit sacré, légende royale, « h toire-liste », chronique... ainsi que leur fonction sociale. La dernière par (p. 345 à 435) présente, en n'évitant pas des redites, une synthèse des sultats de cette recherche : il tente de faire percevoir le processus comple du passage de la légende à l'histoire, et la relation particulière du projet h torique des rédacteurs à leur théologie de l'histoire. C'est par la réflexi rigoureusement centrée sur ce thème que ce livre est original et intéressa même s'il n'apporte pas beaucoup de clartés nouvelles pour l'exégèse d textes évoqués. Au niveau des événements et de leur relecture, les obs vations les plus suggestives m'ont paru être celles qui concernent la figu de Saül, personnage de transition, et les raisons pour lesquelles on fut co duit à voir en lui le premier des « Rois ». En revanche, au plan de l'histo littéraire, je trouve curieux que sans s'en expliquer, P. Gibert ne retien pas l'hypothèse d'une unité rédactionnelle de l'ensemble : II Samuel 9-2 généralement appelé « Chronique de la succession de David » et considé comme étant l'œuvre d'un chroniqueur encore très proche des faits, et offra bien des traits de ressemblance avec le rédacteur « Yahviste » des réc du Pentateuque...

Ch. L'EPLATTENIER.

413-80

LE LIVRE DES MORTS. Papyrus égyptiens d'Ani, Hunefer, Anhai (1420-1100 av. J.C.) Com. E. Rossiter. Trad. B. Soulié.

Paris, *Seghers*, 1978, 125 pages. P. 76.

Cet album présente essentiellement des photos de nombreuses vignettes illustrant le « Livre des morts » des anciens égyptiens. Celles-ci sont choisies dans trois célèbres papyrus de British Museum. Leur présentation techniquement réussie est accompagnée d'une brève introduction historique, d'un lexique lui-même illustré, de commentaires simples et d'extraits de textes traduits avec élégance. Comme initiation à cette littérature funéraire ancienne, c'est une réussite, et ceci d'autant plus que les illustrations de ces textes sont rarement présentées au public de manière suivie.

Pour toute recherche ultérieure on utilisera le livre remarquablement documenté de P. Bargnet publié dans la collection Lapo, sans oublier celui de J.-C. Guyon a consacré aux rituels funéraires, toujours dans la même collection.

J. Sapin.

André Barucq et François Daumas. 414-80

HYMNES ET PRIERES DE L'EGYPTE ANCIENNE.

Paris, *Le Cerf*, CNRS, Coll. L.A.P.O., 1980, 564 pages.

Ce nouveau recueil de la collection LAPO présente 158 textes d'hymnes et prières d'adoration ou acclamation, supplication, acte de grâces, intercession, pénitence à diverses divinités dont les grands dieux cosmiques et dynastiques. Choisis parmi la masse considérable des inscriptions des temples, tombeaux, stèles, statues, ex-voto, papyri et ostraca, ces textes constituent à eux seuls une riche anthologie qui permet désormais au lecteur francophone de comparer utilement les hymnologies égyptienne, mésopotamienne (dans la même collection) et biblique.

Pour faciliter l'approche de cette littérature ancienne nourrie « aux sources du mythe et de la théologie », les auteurs ont choisi de classer les textes par divinités invoquées (et glorifiées) mettant ainsi en valeur leurs personnalités particulières et pourtant souvent syncrétistes. L'indispensable lexique contribue de même à préciser les attributs divins. Cette orientation délibérée soulignant le sens religieux des hymnes et des prières est encore sensible dans l'introduction, la bibliographie et même les notes de critique textuelle et de commentaire. Au total une excellente pénétration en profondeur dans la théologie, la piété collective et surtout personnelle des anciens Egyptiens, religion vécue et vibrante que l'on perçoit au travers des lassantes répétitions plus ou moins magiques.

J. Sapin.

J. Moltmann. **415-8**

L'EGLISE DANS LA FORCE DE L'ESPRIT. Une contribution à l'ecclési logie moderne. Trad de l'allemand par R. Givord.

Paris, *Le Cerf,* « Coll. Cogitatio Fideln 102 », 1980, 472 pages.

Après « La théologie de l'espérance » (1964, trad. 1970) et « Le Di crucifié » (1972, trad. 74) on attendait la traduction française du troisièn volume de systématique que J. Moltmann a consacré en 1975 à l'ecclésiologi Comme l'auteur l'indique dans la préface : « Partant théologiquement Pâques et la justification de l'espérance chrétienne, il est allé au Vendre Saint et à la réflexion sur la souffrance de Dieu, pour parvenir maintena à la Pentecôte et à la mission de l'Esprit » (p. 11).

Signalons d'entrée une imprécision au niveau de la traduction du sou titre : en allemand, il s'agit d'une contribution à l'ecclésiologie « missio naire », en français, la même ecclésiologie est qualifiée de « moderne » s la couverture du livre et de « messianique » à la page 5. Cette imprécisio peut-être volontaire, marque une certaine difficulté à situer précisément c essai d'ecclésiologie, tenté avec succès par Moltmann.

Il faut lire jusqu'au bout les sept gros chapitres de l'ouvrage pour situ l'auteur, par ailleurs bien connu, car sa méthode, son style et peut-être personne, appartiennent davantage au monde de la synthèse, de la comp raison et de la conciliation des diverses théologies, plutôt qu'à celui de l'o position ou de la polémique, fût-elle dialectique. Le grand mérite q rend bienvenu cet essai, c'est qu'il touche à tous les domaines de la réflexi et de l'activité théologique : systématique, herméneutique, pastorale, pr blèmes concrets d'actualité dans lesquels Moltmann, sans être forcéme novateur, apporte des solutions qui pourraient l'être, en particulier sur fondement christologique d'une ecclésiologie pneumatique et plus simpl ment sur l'engagement de l'Eglise, la participation à la « fête », le lieu l'Eglise, le culte, la théologie, la pratique du baptême et de la cène.

Les titres des chapitres ne donnent qu'une petite idée de leur conten 1°) dimensions d'une doctrine de l'Eglise aujourd'hui (missionnaire, œcum nique, politique), 2°) L'Eglise dans l'histoire (un essai de lecture trinitai de l'histoire de Dieu), 3°) l'Eglise de Jésus-Christ (communauté de « l'exode communauté de la croix — et on pourrait ajouter : de la joie, de la libe et de l'amitié —, « double » présence du Christ dans l'apostolat et dans l pauvres, 4°) L'Eglise dans la présence du Royaume de Dieu (rencontre av Israël, puis les autres religions), 5°) L'Eglise dans la présence du St-Esp (la mission de l'Esprit considérée comme le sacrement du Royaume, par et sacrements, style messianique de vie), 6°) L'Eglise dans la force du St-Esp (lecture temporelle d'une ecclésiologie historicisée) et 7°) Les traits d tinctifs de l'Eglise (les traditionnelles notes de l'Eglise, une, sainte, catholiq et apostolique).

Important travail donc, à tous égards, et qui pourtant, par endroit sem n'en dire pas assez sur la discussion avec K. Barth ou R. Bultmann, H. Kü ou les théologiens de la libération ; mais Moltmann, comme son maître avo Otto Weber est peut-être trop « homme d'Eglise » pour avoir gardé la passi des polémiques académiques.

G. Tourne.

Monique HEBRARD. 416-80

LES NOUVEAUX DISCIPLES. Voyage à travers les Communautés charismatiques.

Paris, *Le Centurion,* 1980, 284 pages.

Après lecture d'un article sur les communautés charismatiques, l'auteur, journaliste, a mené une enquête personnelle sur ces dernières. Bien sûr, ce reportage n'a pu être exhaustif et ne donne qu'une situation ponctuelle, les communautés évoluant très vite. Mais l'auteur s'est laissée interpeller par ce qu'elle a vu et entendu, et a essayé de poser honnêtement les questions que soulève ce surgissement de petits groupes qui se veulent guidés par l'Esprit.

La première partie du livre décrit la naissance et le mode de vie d'une douzaine de ces communautés, parmi les plus connues, qui révèlent certains points communs : elles s'affirment et se veulent d'Eglise — elles sont hiérarchisées — la prière y tient une grande place — il y existe des règles et des engagements ; ce sont des lieux de vie, reçue et donnée.

La deuxième partie reflète les « interrogations » qu'on ne peut manquer de se poser : sur les richesses, mais aussi les risques, de l'obéissance requise (aliénation, infantilisation) sur le problème de l'autorité, le « pouvoir » des « Bergers », des « Pères », des « Higoumènes » ; sur le refus de l'engagement politique ou social et la primauté de l'individu (mais une évolution apparaît dans plusieurs communautés) ; sur le statut des femmes, soumises aux hommes, absentes du « gouvernement » des communautés. Cependant les femmes interrogées se disent heureuses et épanouies ; sur le risque « sectaire » : il existe, mais en général il y a référence à l'évêque et on va plutôt vers l'intégration que vers la marginalisation. Les relations avec les prêtres sont variables. Il faut signaler aussi le problème des « bergers » mariés désirant être ordonnés.

Une troisième partie offre une histoire rapide des origines du Pentecôtisme et du mouvement charismatique, signale que les protestants y sont devenus minoritaires, et qu'un certain nombre d'entre eux a passé au catholicisme, à mesure que le Renouveau s'y développait.

Indiquons enfin que le Renouveau ne se limite pas aux communautés charismatiques. L'auteur marque bien que dans des monastères, des paroisses, dans le cœur de prêtres, de pasteurs, de chrétiens, l'Esprit agit aussi avec puissance. Y a-t-il là les prémices d'une autre Eglise, communion de communautés diverses animées et soudées par l'Esprit-Saint ?

D. APPIA.

René MARLE. 417-80

LE PROJET DE THEOLOGIE PRATIQUE.

Paris, *Beauchesne,* Coll. « Le point théologique ». N° 32, 1979, 136 pages.

Ce livre arrive à point pour aider à y voir un peu plus clair dans le débat sur l'objet de la théologie pratique. Doit-elle se borner à enseigner

des recettes pour le bon fonctionnement du ministère pastoral ? Ou bie si l'on donne à l'expression « théologique pratique » un sens large, si on fait ainsi rejoindre l'herméneutique, n'apparaît-elle pas comme la seule d marche théologique valable puisqu'elle se donnerait pour but de tradui dans la vie d'aujourd'hui le message de l'Ecriture ?

René Marlé, dans la première partie de son petit volume commen par nous parler de la théologie sans qualificatif. Il montre la situati précaire de son statut tant dans l'Eglise que dans la société et la culture, travers les siècles et tout spécialement dans le nôtre. La deuxième par du livre étudie le problème particulier de la théologie pratique. Ce so les allemands (que l'A. connait bien) qui, depuis Luther, ont le plus cont bué à cette recherche, notamment Schleiermacher. Ce rapide survol perm de voir se dessiner l'éventail des choix offerts à la réflexion entre théo (au sens premier de « contemplation ») et la pratique.

Le dernier chapitre dit comment les contemporains, à leur tour, s'exp ment à propos de la théologie pratique. D'abord les dogmaticiens et par eux : Rahner, Pannenberg, Moltmann, Gisel... Puis les spécialistes de discipline et entre autres : Casalis, Defois, Audinet. L'A. lui-même est a socié à la recherche présente des catholiques français. Cette recherche n vance que très lentement et il emploie pour la caractériser des mots com incomplétude, mode inachevé. La théologie pratique, nous dit-il dans s conclusions, ne saurait prétendre être toute la théologie. La recherche hist rico-critique conserve sa place. Ce que la foi dit d'elle-même et ce q sont ses opérations actuelles dans la vie ne peuvent cesser de se renvoy l'un à l'autre. Ainsi une théologie esthétique, selon la définition de Urs v Balthasar, et une théologie pratique peuvent et doivent s'entraider.

F. BARRE.

Pierre DABOSVILLE. **418-**

FOI ET CULTURE DANS L'EGLISE AUJOURD'HUI.

Paris, *Fayard-Mame,* 1979, 560 pages.

Quel beau livre ! Les 250 pages de témoignages, denses et ferventes m constamment objectives ; les 300 pages de textes du Père Dabosville se comp tent étonnamment, et mettent en lumière ce prêtre de l'Oratoire, cet int lectuel aux dons rarement rassemblés dans la vie et l'intelligence d'un se homme, cet aumônier de la Paroisse Universitaire catholique, ce pédagog sans démagogie dans un temps où tant d'autres... Né en 1907, mort en 19 le P. Dabosville aura été un témoin particulièrement lucide de notre tem aussi bien que de l'évolution de son Eglise.

Pierre Emmanuel dans une préface, Etienne Borne dans une postfa S. Lefèvre et Y. Dujardin pour sa vocation oratorienne, A. Latreille et Marthelot à propos de l'aumônier de la Paroisse Universitaire, J. Ball E. Baas au sujet de la pensée du P. Dabosville à l'écoute du temps, M. Achard et V. Rivier sur la crise des prêtres ouvriers, M. Meslin sur l' tention du P. Dabosville aux événements, J. Gagey quant à sa passion l'école, B. Dupuy et J. Madaule en ce qui concerne son souci d'Israël,

Dujardin sur le sacerdoce ministériel, et l'adieu de G. Friedmann : autant de véritables études dont la valeur et l'intérêt sont éclatants.

Car on ne pourra plus écrire l'histoire du Catholicisme français au XXe siècle sans puiser largement dans ces études et dans les textes du P. Dabosville. On ne pourra pas évoquer les crises de conscience des catholiques de ce pays sans se référer à ce recueil. On ne pourra plus parler des prêtres ouvriers sans prendre le P. Dabosville pour guide. On ne pourra plus retracer l'intégration des chrétiens dans l'enseignement public aussi bien que dans la compréhension toute neuve que la hiérarchie catholique leur a consentie après 1945 sans prendre l'œuvre du P. Dabosville pour guide de cette histoire. On ne pourra pas chercher, loin des polémiques, les raisons et les pièges de l'engagement politique sans demander des conseils au P. Dabosville, et sans regretter qu'ils n'aient pas été mieux acceptés. On ne pourra pas comprendre comment, si tard et si imparfaitement, une mutation profonde a pu se produire dans l'Eglise, dès lors qu'il s'agit des Juifs, sans se reporter au recueil des textes du P. Dabosville, théologien chaleureux, lucide et humble du Mystère d'Israël.

Il arrive qu'on s'interroge sur l'apparente brutalité des mutations révélées par Vatican II. Un livre comme celui qu'éclaire le labeur spirituel et théologique qui, souterrainement, a préparé le Concile. Et peut-être l'après-Concile aurait-il été moins turbulent si des hommes comme le P. Dabosville avaient eu davantage d'audience.

A vrai dire, ce compte rendu n'est qu'un appel à l'étude de « Foi et Culture dans l'Eglise d'aujourd'hui ». Il faudrait dix pages de ce bulletin pour donner un aperçu succinct de ses richesses dans tant de domaines. Du moins faut-il en dire l'importance, et alerter les historiens, les théologiens, les sociologues, les chrétiens qui ne se contentent pas de slogans pour tenter de comprendre le temps qu'ils vivent dans le Peuple du Seigneur.

F. LOVSKY.

Rita PIERRO et Franca LONG. **419-80**

L'AUTRE MOITIE DE L'EGLISE : LES FEMMES.

Trad. de l'italien par J. Touvier.

Paris, *Le Cerf*, Coll. « Dossiers libres », 1980, 136 pages.

Les auteurs de ce livre sont deux femmes italiennes, l'une et l'autre mariées, mères de famille, professeurs. L'une est catholique, l'autre vaudoise (église protestante italienne, descendant de Pierre Valdo). Elles constatent que si deux baptisés sur trois sont des femmes, celles-ci sont réduites aux tâches subalternes, dans l'Eglise comme dans la société. L'Evangile qui fonde le droit à l'égalité et à la différence, a été trahi par la hiérarchie.

A travers un bref itinéraire historique, elles essaient d'élucider les conditions socio-culturelles qui ont marqué le mépris, l'image de la femme, depuis la société hébraïque jusqu'à nos jours. Jésus a remis en question le rapport homme-femme, et l'institution familiale. Ses relations avec les femmes restituent à celles-ci leur dignité et leur autonomie. Son comporte-

ment à leur égard apparaît souvent comme une espèce de provocation cont la société de son temps.

Mais la place des femmes, importante dans les premières communaut diminue quand s'impose le ministère hiérarchique strictement masculin. L Pères de l'Eglise manifestent contre les femmes une agressivité féroce, li à leur conception de la sexualité d'une part, du sacré d'autre part. La R forme exalte le mariage et reconnaît à la femme une certaine égalité. I société bourgeoise institue deux morales, l'une pour l'homme, l'autre po la femme, ce qui lui est utile et influence toutes les couches de la société.

Aujourd'hui les femmes catholiques reçoivent comme modèles Ma (toujours vierge), les saintes (vierges et martyres), les religieuses. La « p reté », la soumission au père, au mari, au patron, au prêtre, leur sont ens gnées. Contestée sur le plan politique, l'Eglise s'efforce d'imposer son po voir dans la vie privée (rôle de la confession) et prend des positions tra chées sur la contraception, l'avortement, le divorce...

Le débat sur le sacerdoce féminin est rejeté par la hiérarchie, bien q plusieurs théologiens de valeur n'y voient pas d'objections...

Une nouvelle éthique doit surgir où les mots d'amour et d'égalité pre dront corps, où la liberté assumée permettra la prise de responsabilit Seule une personne autonome peut devenir librement disciple du Christ.

En annexe, un article de Didier Williame : « Après la classe ouvriè l'Eglise va-t-elle aujourd'hui perdre les femmes ? » — et un sondage l'IFOP de juillet 1979 sur la femme et l'Eglise.

Petit livre équilibré — le féminisme des auteurs n'est pas hostile a hommes ! — très accessible, qui peut servir de base à une réflexion perso nelle ou de groupe.

D. Appia.

Michel Dubost. **420-**

GUIDE DES RELATIONS EXTERIEURES D'UNE COMMUNAUT CHRETIENNE.

Paris, *Le Centurion,* 1979, 104 pages.

Les communautés chrétiennes doivent s'exprimer : pour elles-mêmes, po les marginaux des Eglises, pour le grand public. Elles doivent se faire co naître, s'expliquer, prendre position, annoncer, témoigner... Mais se faire e tendre représente toujours une difficulté et un risque : il faut viser la co munication, l'invention, la libération, l'ouverture, et non le pouvoir ou manipulation.

L'auteur — secrétaire général de la Fédération des organismes de co munication sociale — nous donne un « Manuel » très concret des moye de communication : la parole (prédication, interview, radio, télévision...) la presse : un journal ? pour qui ? pour quoi ? (avec un chapitre techniq sur les systèmes de reproduction), le courrier, l'afffiche, la relation télép nique, la fête, l'enquête ou le sondage...

Il insiste sur la nécessité d'être compétent, d'apprendre des profession

es règles de la communication. Mais, plutôt que de donner des recettes, il lésire faire partager un esprit : la communion est impossible sans la communication, qui requiert l'honnêteté intellectuelle, l'imagination, l'initiative, 'intelligence, le savoir-faire, ainsi que le désir d'écouter les autres, de les omprendre, de partager avec eux.

D. APPIA.

421-80

POUVOIRS ET COMMUNICATION DANS L'EGLISE. Centre théologique de Meylan.

Paris, *Le Cerf*, Coll. « Dossiers libres », 1979, 136 p. P. 2.

Parallèle par son thème au compte rendu d'un colloque des Universités romandes recensé en avril dernier (162-80) ce petit dossier issu d'une « semaine théologique » au Centre de Meylan, en 1976, me paraît moins disparate et plus lisible, malgré la diversité des onze articles réunis. Sa problématique est essentiellement celle de catholiques qui s'interrogent après Vatican II sur es possibilités concrètes de vivre une meilleure communication entre chrétiens malgré la structure hiérarchique de leur Eglise. Une petite incursion est faite du côté de l'ecclésiologie réformée, mais c'est pour renvoyer dos à dos le « pouvoir ecclésiastique » dans la Genève de Calvin et dans l'Eglise romaine post-tridentine ! Un regard comparatif sur la situation présente n'eût pourtant pas manqué d'intérêt... Sans être originale, une brève étude sur Babel et Pentecôte est assez bien venue (p. 101 à 111). Tel que, cet opuscule, avec son questionnaire final valable pour toute communauté chrétienne, peut être utile aux groupes qui voudraient réfléchir à ces trois aspects du problème : — Dans la communauté ecclésiale, le pouvoir de tous et de quelques-uns — Les ministères, au service de quelle communication ? — Les lieux qui nous font communiquer dans la foi.

Ch. L'EPLATTENIER.

422-80

SCIENCE SANS CONSCIENCE ? Foi, science et avenir de l'homme.

Travaux de la Conférence du Département « Eglise et Société » du COE.

Genève, *Labor et Fides*, Coll. « Le champ éthique n° 2 », 1980, 191 pages.

Il faut blâmer le COE d'éditer de moins en moins de publications en français, pourtant une de ses langues officielles, et remercier Labor et Fides d'avoir pris le risque de publier ce compte rendu de la Conférence de Boston (1979). Prolongeant la réflexion amorcée à Bucarest (1974), cette conférence a eu pour but d'examiner les problèmes amenés par l'utilisation de la science et les « progrès » de la technologie. D'options diverses, les orateurs pensent cependant, à peu près tous, que se développe aujourd'hui une société de la démesure, tellement complexe qu'elle en devient particulièrement vulnérable, menaçante, en tout cas, pour tous les humains, car elle touche à leur intégrité physique, à leur environnement écologique et à leurs structures de signification.

Ne pouvant pas donner l'intégralité des documents de la conférence, ‹ livre veut publier un choix de textes significatifs. Choix parfois bien effect mais parfois aussi contestable : pourquoi avoir publié le point de vue ‹ J. Rossel sur l'énergie nucléaire et pas celui de D.J. Rose ? Manque ‹ place ? Plutôt choix idéologique car comment expliquer autrement l'insertic dans l'ouvrage d'un rapport du COE qui n'a rien à y faire n'ayant pas é présenté à Boston mais à une autre conférence (cf. p. 83-94) ! Cela manq de rigueur.

Des commentaires parsèment l'ouvrage. Celui de P. Gisel pose des que tions importantes, par exemple sur la dialectique entre « limites » et « l berté ». M. Faessler indique clairement l'enjeu du retour au premier pla des problèmes éthiques et d'une théologie de la création. Par contre l conclusions de J.-L. Blondel m'ont paru décevantes : il passe à côté des v ritables interrogations de Boston car il veut trop rester dans une vision ap logétique de la science (cf. not. bas p. 174 et haut p. 175).

J. BAUBÉROT.

423-

POUR TOUT LE PEUPLE DE DIEU. Un cycle de prière œcuméniqu Trad. sous la direc. de J. Feder.

Paris, *Le Centurion*, Presses de Taizé, 1979, 232 pages.

Ce livre a été écrit en plusieurs langues sous la responsabilité du Cons Œcuménique des Eglises en vue de rassembler dans un cycle annuel ‹ prière œcuménique l'ensemble des chrétiens. L'adjectif « œcuménique » a i son sens fort car l'intention du livre est d'aider chaque Eglise non seul ment à rejoindre les autres par l'utilisation de formules proposées à toute mais encore de leur faire partager les actions de grâce, les intercessions q jaillissent de la vie concrète des unes et des autres.

Le principe de la division de l'ouvrage en cinquante-deux semaines e d'ordre géographique. Chaque pays ou groupe de pays voisins est présen et proposé à la prière commune pour une semaine. Une histoire brève ‹ retrace d'abord le passé. Ensuite la situation actuelle est évoquée, en term précis, avec ses lumières et ses ombres, avec aussi des indications sur manière dont est vécue la relation entre chrétiens appartenant à des confe sions différentes. La deuxième page de la « semaine » nous conduit vers prière par une grande carte de la région avec la liste des Eglises qui s trouvent et chaque fois un rappel de la réalité œcuménique à l'échelle ‹ monde. Une invitation est faite à associer dans la prière les communaut et mouvements non mentionnés expressément.

La troisième page contient quelques propositions d'action de grâce d'intercession inspirées par la vie des Eglises de la semaine. Nous y liso ensuite un texte de prière caractéristique de la région.

La quatrième page, nous dit la préface du livre, est particulièreme importante : elle est blanche. Ceci afin de permettre à l'utilisateur d'inscri des notes personnelles, des commentaires, des souvenirs, des noms.

Le livre s'achève par des suggestions pratiques pour l'emploi de ce cycle .e prière. Un calendrier est proposé pour les années 1980 à 83 car le fait que tous prient aux mêmes intentions, au même moment, renforce nos .ens ».

F. BARRE.

Histoire et sociologie religieuses

Michel DESPLAND. **424-80**

.A RELIGION EN OCCIDENT. Evolution des idées et du vécu : préface de Cl. Geffré.

Montréal, *Fides et Paris, Le Cerf*. Coll. « Théologie et sciences religieuses, Cogitatio Fidei ». N° 101, 1979, 580 pages.

En pénétrant dans l'Empire Romain, le mouvement chrétien a rencontré e mot *religio,* déjà chargé de significations. Quel usage en a-t-on fait depuis près de vingt siècles ? Confronté à d'autres notions voisines mais distinctes : oi, révélation, piété, dévotion, spiritualité, vie apostolique, conversion, chré-ienté, culte..., avec ou sans adjectif, comment ce concept de *religion* a-t-il, en Occident, supporté l'évolution du monde chrétien et diverses vicissitudes ?

Michel Despland expose avec un art consommé la destinée complexe et l'étonnante fécondité d'un mot-clé du langage, écarté ou repris par les générations successives. C'est une façon bien sympathique d'aborder l'his-oire de l'Eglise sans préjugé et sans polémique. Tantôt il analyse la re-cherche d'un maître spirituel, tantôt il se penche sur l'œuvre d'un auteur connu des seuls érudits et retient la portée de son message.

Parmi les titres de chapitres, citons les plus suggestifs : « De la fonda-ion de Cluny (910) à l'Attentat d'Anagni (1303) ; « Les issues du XV[e] siè-cle » ; « La tradition de la théologie naturelle au XVI[e] puis au XVII[e] siècle » ; « Les bases de la problématique moderne ». Et, après avoir, notamment, dé-crit les mutations de la « théologie politique » et la tradition de la « théologie poétique », l'auteur guide le lecteur jusqu'au seuil du XIX[e] siècle.

Il ne s'agissait pas d'offrir une histoire comparée des religions, mais bien de situer la démarche religieuse dans des vies d'hommes et dans des courants de civilisation.

L'éminent professeur de Montréal ajoute en appendice : un index nomi-nal de près de cinq cents témoins du pélerinage religieux de l'Occident, un rappel des « quarante idées de religion », signalées au cours de l'ouvrage, un tableau de l'évolution des « lieux communs » de la tradition apologétique chrétienne, une sélection bibliographique, un index de quelques thèmes fon-damentaux. Quel magnifique complément à cet incomparable outil de tra-vail.

H. BRAEMER.

Bernard OUDIN. **425-8**

LA FOI QUI TUE.

Paris, *Laffont*, Clol. « Libertés 2000 », 1980, 272 pages.

Le titre de ce pamphlet résume parfaitement son propos : la foi a tu la foi tue, la foi tuera. L'A. s'en prend à la mode du « retour au sacré » dénonce le détournement par l'église de l'idée de « Tolérance » au profit « l'intolérance qu'elle véhicule comme n'importe quelle secte, prophétise s la montée du « Christiano-communisme ». Bien qu'il reconnaisse des diff rences entre les différents avatars du religieux, il amalgame Islam, sec de Guyana, communauté psychothérapeutiques, gourous de tous poils av les églises multitudinistes traversées par le « renouveau charismatique ». égratigne aussi au passage B.H. Levy et R. Girard, parfois avec pertinenc

Mais la confusion qu'il entretient entre foi et certitude de posséder vérité, religion et sacré, transcendant et totalitaire, l'empêche de présent des idées neuves sur ce sujet : que la foi soit une névrose, la communic une perte d'identité, nous le savions déjà par les « maîtres du soupçon dont les analyses ont plus de profondeur.

S'il porte à notre connaissance quelques exemples intéressants, l'A. tom souvent dans le travers qu'il reproche à B.H. Lévy : ne pas prouver s thèses et abuser de citations bibliques citées hors de leur contexte. Si bi qu'une succession d'exemples orphelins d'une démonstration convaincant soutiennent un grossier contrepied des thèses de Girard et de Lévy. Q la religion soit une œuvre humaine et qu'elle ne puisse prétendre de fait sauver le monde occidental de sa « crise », ce livre en est un rapp salutaire. L'A. en tire prétexte pour prêcher un indifférentisme élargi toute tentative d'idéalisation et d'absolutisation des valeurs ; à l'excepti cependant de la Raison des Lumières, « lueur à laquelle la survie du mon est peut-être attachée ».

Le dernier chapitre, le plus intéressant, car l'A. y dévoile ses batteri présente une conception de l'histoire proche de celle de B. Russel, où Scien et Religion jouent des rôles antagonistes dans la course au Progrès : ten de nouveau par le religieux, l'Occident est en danger de régression.

R. BENNHAMIAS.

Jean SÉGUY. **426-**

CHRISTIANISME ET SOCIETE. Introduction à la sociologie de Ern Troeltsch.

Paris, *Le Cerf*, Coll. « Sciences humaines et religions », 1980, 335 pag

J. Séguy, maître de recherche au C.N.R.S., chargé de conférences l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, nous fait redécouvrir E. Troeltsch (1865-1923), théologien luthérien libéral, historien (influen de W. Dilthey), sociologue (ami de M. Weber), homme politique enfin. C'e dire l'étendue de l'homme et de l'œuvre (plus de 4000 pages) c'est dire au l'intérêt de suivre l'évolution d'un chercheur du siècle dernier qui va n

seulement « toucher » à toutes les sciences humaines mais aussi y acquérir une compétence dont nous pouvons tirer profit.

Dans son ouvrage, c'est Troeltsch sociologue et auteur en particulier des « Soziallehren » publié en 1912 qui sont au centre d'une redécouverte qui tient toutes ses promesses. L'auteur soutient l'importance biographique et méthodologique des Soziallehren puisque son ouvrage sur Troeltsch se divise en trois parties : « avant », « autour », et « après » les Soziallehren, la seconde partie occupant dans l'ouvrage 12 chapitres sur 23. Avant les Soziallehren, Troeltsch se forge des instruments d'analyse en confrontant les philosophies de l'histoire et les sociologies, ces dernières étant encore naissantes. C'est ainsi que « l'absoluité » de la révélation chrétienne doit tenir compte de la relativité des faits et des hommes, de l'organisation non pas progressive mais typologique des grandes religions pour arriver au christianisme. Il s'agira surtout dans les 900 pages des Soziallehren de savoir, après les apports du marxisme, comment comprendre le rapport infrastructure-superstructure en gardant la relative mais réelle autonomie des idées et de la révélation chrétienne. La recherche d'inventaire et de classification proprement sociologiques pour définir les grands types d'organisation religieuses comme le type-église, le type-secte, le type-mystique, restera classique dans la sociologie religieuse. Plus originale, chez Troeltsch, sera sa tentative de lire l'histoire à l'aide de cette grille stéréotypée qui part de la prédication de Jésus pour arriver au protestantisme du début du 19ᵉ, en passant successivement par le christianisme paulinien, le catholicisme ancien, le catholicisme médiéval, le luthéranisme, le calvinisme, les sectes, le spiritualisme mystique et le protestantisme ascétique.

Dans cette sociologie en dialogue avec l'histoire, J. Séguy nous restitue les deux grandes questions d'un théologien qui s'est fait sociologue tout en continuant à se demander et à nous demander : comment l'intention première du christianisme naissant a-t-elle été compatible avec les diverses manifestations historiques et sociales de ce même christianisme ? Enfin, non la moindre : comment faire de la théologie et prendre au sérieux l'apport des sciences sociales ?

G. Tourne.

427-80

RELIGION ET POLITIQUE. Actes de la 15ᵉ Conférence internationale de Sociologie Religieuse.

Paris, *C.N.R.S.*, 1979, 450 pages.

Les Actes des Conférences de la C.I.S.R. ne sont pas commercialisés et donc difficiles à trouver ailleurs que dans les bibliothèques spécialisées. Pourtant tous ceux qui s'intéressent à la sociologie de la religion les consulteront avec profit. Le thème « religion et politique » a déjà été traité maintes fois et cet ensemble n'apporte pas de nouveauté radicale à un niveau théorique. Mais il a l'avantage de donner une vingtaine de dossiers précis. En ce qui concerne la France, G. Michelat et M. Simon montrent la perpétuation de l'influence de la référence catholique dans les comportements politiques et J. Sutter étudie l'articulation du politique et du religieux dans les son-

dages. Parmi les analyses de cas étrangers il faut noter celles de Ch. Lali[...] sur le Pentecôtisme chilien, de K. Yanagawa sur le Japon et L. Voge s[...] le catholicisme socio-culturel en Wallonie. Mentionnons enfin la contributi[...] plus générale de M. Arkoun sur les rapports entre Islam et politique.

J. BAUBÉROT.

Jean DELMARLE. 428-[...]

CRISE RELIGIEUSE ET CONTESTATION SOCIALE (1950-1975).

Paris, *Les Editions Ouvrières,* Coll. « La vie des hommes », 1978, 280 pag[...]

L'auteur veut analyser la crise de l'Eglise catholique (française) [...] mettant en rapport les croyances et la condition sociale des croyants. L[...] deux groupes qu'il a choisi pour mener cette étude — l'Action Catholiq[...] Ouvrière (A.C.O.) et l'Action Catholique des milieux Indépendants (A.C.[...] constituent de bons analyseurs car leur existence signifie la reconnaissan[...] implicite par le Catholicisme d'une certaine réalité des classes sociales [...] parce que ces groupes se constituent à partir de catégories sociales rela[...] vement distinctes et homogènes.

Le point de vue adopté me semble pertinent et l'analyse qui en décou[...] intéressante. Le marxisme de l'auteur ne l'empêche pas de faire appel [...] d'autres types d'explication quand cela lui paraît nécessaire. M'appara[...] spécialement suggestif la comparaison esquissée entre la « libération » da[...] l'A.C.O. et la « berith » (= l'alliance), selon Max Weber, dans l'anci[...] Israël : ce ne sont pas des idées mais des « institutions signifiantes » (p. 20[...] Le lecteur protestant recueillera, en outre, beaucoup d'informations util[...] Cependant — déficience théorique — la théologie de chaque groupe est mi[...] en apport avec une pratique de classe sans voir que cette pratique e[...] elle-même forcément en rapport avec une idéologie qui n'est pas un simp[...] reflet. Dès lors la conclusion (le religieux est déterminé par le social, [...] social est conditionné par le religieux) pour séduisante qu'elle soit ne réso[...] pas le problème : le social dont il est question contient déjà de l'idéolog[...] Le problème reste le suivant : à l'intérieur du social lui-même (dont, d'[...] point de vue sociologique, le religieux fait d'ailleurs partie), quelle est l'ar[...] culation des différentes instances ?

J. BAUBÉROT.

J.-P. RICHARDOT. 429-[...]

LE PEUPLE PROTESTANT FRANÇAIS AUJOURD'HUI.

Paris, *R. Laffont,* 1980, 364 pages.

Le livre de J.-P. Richardot se présente comme un reportage, entrecou[...] d'interviews, de coups de sonde historiques et de réflexion sur la spécifici[...] d'un « modèle protestant » dans la société française. Sa méthode est cel[...] recommandée par Lazareff à ses journalistes : les idées montrées par d[...] faits, et les faits exprimés à travers des hommes. Tant pis si l'on s'attenda[...]

. voir occupée la place laissée vide par E.G. Léonard. Tant mieux si l'on onge que l'ouvrage est accessible à un large public, et propose aux non-protestants une image moins abstraite et plus actuelle que celle dégagée par e livre de Mme J. Garrison-Estèbe. Cette image pourrait aussi être opératoire ar sa capacité à réveiller un certain imaginaire protestant.

En ce temps de crise d'identité, Richardot propose une leçon dynamique les traces laissées par le peuple protestant dans l'histoire de la France jusqu'à 960, et affirme que le modèle culturel et socio-politique (mutualiste, fédéraliste, coopératif, autogestionnaire, internationaliste) dont il est plus ou moins consciemment porteur aiderait à guérir « le mal français » (centralisme jacobin et démission du citoyen). Ce modèle, qui perpétue les franchises médiévales, trouve sa traduction interne dans le système presbytérien synodal. Le livre de Richardot peut donc être une occasion de s'interroger sur la coïncidence entre un merveilleux organigramme théorique et la réalité sociale du partage du pouvoir dans les Eglises de la réforme en France...

C'est l'esprit de ce modèle qui explique que le peuple protestant a souvent devancé la France globale : républicain avant la République, dreyfusard, pédagogue, émancipateur de la femme, résistant et cacheur de juifs, décolonisateur et social-démocrate. Cette histoire, plus ou moins bien connue, explique la place tenue par les protestants dans l'inconscient collectif national, et le « libéralisme bienveillant » dont l'opinion publique fait aujourd'hui preuve à leur égard.

On sent donc dans le livre de Richardot comme un sursum corda lancé au noyau dur des « cultuels » pour qu'ils comblent l'écart qui les sépare des « culturels ». (Je reprends les termes de G. Delteil commentant le sondage IFOP dont Richardot est un des pères). Le peuple protestant est en effet pour plus de sa moitié hors des églises. Mais il reste porteur de ce modèle. Jusqu'à quand ?

C'est ici que pourrait commencer une discussion avec Richardot. Car une communauté ne se reproduit et ne se fait entendre qu'à deux conditions : 1°) qu'elle maintienne, non seulement un imaginaire culturel, mais bien plus un rapport au symbolique qui la fonde originellement. Là-dessus Richardot écrit d'excellentes mais trop brèves choses sur « le rapport différent avec la réalité » que leur relation à la Bible induit chez les protestants. Or le sondage IFOP n'est pas très rassurant sur ce point. 2°) qu'elle se donne les moyens sociaux de sa repoduction, notamment à l'égard de ses jeunes, de ses intellectuels et de son expression publique (y inclus sa presse). Et là-dessus le livre de Richardot reflète l'actuel silence des responsables des églises. Il annonce néanmoins un « réveil », qui bousculerait peut-être les questions du recenseur formé à l'école « désenchanteuse » de la sociologie.

J.-F. Hérouard.

Judaïsme - Islam

Alexandre SAFRAN. **430-8**

ISRAEL DANS LE TEMPS ET DANS L'ESPACE. Thèmes fondamentau de la spiritualité juive.

Paris, *Payot,* Coll. « Bibliothèque scientifique », 1980, 408 pages.

Il s'agit d'un manuel, bien qu'à l'origine et dans sa forme il reprodui des cours et des conférences de l'auteur. L'ouvrage se divise en trois grand parties. C'est d'abord l'étude de « l'intériorité » d'Israël, subdivisée en cin chapitres d'inégales longueurs : le peuple d'Israël et le pays d'Israël ; — l'Exil et la Rédemption ; — Jérusalem ; — le Temps juif et le temps sab batique ; — l'Identité juive. Les développements sont organisés avec de nom breux sous-titres qui permettent de suivre une pensée ou une descriptio foisonnant en détail et en précisions ; on compte pour ces 150 pages d texte 1900 notes ou renvois serrés dont certains multiplient les référence On ne peut que signaler l'extrême richesse et la grande utilité de cette pr mière partie. Les discussions contemporaines parmi les Juifs orthodoxes propos du sionisme politique, dont on a fait ces dernières années état trou veraient dans cet ouvrage la plus rigoureusement et la plus textuelleme fondée des mises au point sur le rôle central, essentiel, qu'à tort ou à raiso le Judaïsme millénaire accorde dans sa spiritualité à la Terre d'Israël et Jérusalem.

La deuxième partie contient quatre « Regards » sur les quatre premie chapitres de la 1re partie, soit au total 75 pages environ. Ils sont d'inégal longueurs eux aussi. On a l'impression que l'auteur avait voulu leur conserv leur allure initiale et occasionnelle, sans les fondre avec les chapitres co respondants. Ce sont des compléments, surtout à propos de Jérusalem des temps sabbatiques. Ils ne renvoient pas à moins de 670 notes.

Celles-ci, comptant au total presque 130 pages en petits caractères, const tuent la troisième partie. Outre les références, talmudiques, et les renvo aux maîtres juifs du Moyen Age, l'époque moderne, dont les maîtres ha sidiques, est largement représenté. Une bibliographie de douze pag compactes, un glossaire, une table des matières très détaillée complète l'ouvrage, qui apparaît comme un instrument d'étude dont on ne doit p sous-estimer l'importance.

F. LOVSKY.

Emil FACKENHEIM. **431-8**

LA PRESENCE DE DIEU DANS L'HISTOIRE. Affirmations juives réflexions philosophiques après Auschwitz.

Lagrasse, *Verdier,* Coll. « Les Dix Paroles », 1980, 166 pages.

C'est une réflexion philosophique et théologique — en vérité poignan — que le théologien juif d'origine allemande Fackenheim, aujourd'hui pr fesseur au Canada, cherche à prendre à bras le corps, quelles sont les affi mations juives et les réflexions théologiques du judaïsme après Auschwitz ?

Dans un bel et dense avant-propos, le Père B. Dupuy, qui a traduit le livre, situe fort bien la pensée de Fackenheim et la signification d'une réflexion dont les Chrétiens ne mesurent pas toujours les implications ; quant au livre, assez court, il se divise en trois parties, qui se réclament de l'écrivain Elie Wiesel et du théologien juif Irving Greenberg. La première partie explique que ce qu'on appelle « l'Holocauste » est un traumatisme évacuant, avec l'aide de la pensée moderne, Dieu de l'histoire aux yeux des Juifs ; mais cet événement n'est pas de l'ordre des « événements fondateurs » du Judaïsme : le passage de la Mer Rouge, la révélation du Sinaï. Mais si la pensée juive a pu affronter Titus et Hadrien, elle ne le peut pas quand il s'agit de Hitler, bien qu'elle doive réfléchir sur le présent, car Dieu est le Dieu du présent, de l'histoire.

Quelle vigueur dans la deuxième partie, plus philosophique, qui examine le défi de sécularisme moderne ! La « mort de Dieu » n'est pas l' « éclipse de Dieu ». Dans la troisième partie, avec une audace extrême, Fackenheim rapproche Auschwitz du Sinaï : dans les deux cas, il y a « une voix prescriptive » que le peuple juif, Auschwitz, à cause de plus d'un million d'enfants assassinés, conduit à suspendre, comme les Rabbins l'avaient fait après 70 et 135, l'aveu que la castastrophe était dûe au péché des Juifs. Il faut s'opposer aux démons d'Auschwitz, s'engager pour la survie des Juifs et le maintien de l'élection. Israël reste un témoin pour les Nations.

Mais on ne peut résumer une pensée aussi courageuse, qui nous concerne tout autant que les Juifs, comme Fackenheim le dit à juste titre en passant.

F. LOVSKY.

Dominique SCHNAPPER. 432-80

JUIFS ET ISRAELITES.

Paris, *Gallimard*, Coll. : « Idées n° 423 », 1980, 288 pages.

Livre modeste, un peu lent ou répétitif. Rien de l'art des journalistes heureux Harris et Sédouy, dont *Juifs et Français* se lit si facilement. Il est vrai que Mme Schnapper n'a interrogé que la piétaille qu'elle classe en juifs et israélites. Les juifs comprennent selon elle : 1) les « Pratiquants », traditionnels ou « revenus à la pratique » ; et parmi les Sépharades, les « transplantés » regroupés et ceux qui vivent isolés et marginaux. — 2) les « militants » en général sionistes où l'on distingue un peu bizarrement les « responsables provinciaux » des « politiques ». Un paragraphe trop rapide concerne les « anti-israéliens », ce qui sous-entend qu'il n'y en aurait point parmi les pratiquants.

Les « Israéliens » continuent la tradition plus ou moins assimilatrice d'avant 1939. Mais la distinction opérée entre les « nouveaux Israélites » et les « commerçants » aboutit à une véritable tautologie.

Je ne sais ce que les sociologues penseront de cet ouvrage qui ne concerne que la France. Çà et là, l'échantillon des interviewés parait bien mince. En tout cas, la bonne foi de l'auteur ne saurait être mise en doute.

F. LOVSKY.

Lazare LANDAU. **432-**

DE L'AVERSION A L'ESTIME. Juifs et catholiques en France de 19
à 1939.

Préf. de J. Madaule.

Paris, *Le Centurion*, 1980, 352 pages.

Dans un style clair et une présentation agréable, l'historien L. Landa éclaire l'influence politique et les nuances de l'antisémitisme français - catholique ou non — qui s'est manifesté à la suite des difficultés de la pr mière après-guerre, de la crise de 1929, de l'arrivée de Hitler au pouvo puis de l'opposition au Front Populaire. M. Landau s'attache à l'étude l'image juive chez les écrivains, nuance les jugements qu'on peut porter s Claudel et Bernanos, n'oublie pas l'Alsace, étudie les réactions juives à u antisémitisme grandissant. Reposant sur des documents nombreux et atten à l'évolution de l'opinion catholique, c'est un travail historique de vale qui rendra de grands services.

F. LOVSKY.

Philip HALLIE. **434-**

LE SANG DES INNOCENTS. Le Chambon-sur-Lignon village sauveu

Paris, *Stock*, Coll. « Eug. Clarence Braun-Munk », 1980, 420 pages.

Un professeur d'éthique, juif, américain, spécialiste des études sur cruauté « pour comprendre l'indignité et la dignité de l'homme », découvr au cours de ses recherches, l'histoire du Chambon-sur-Lignon pendant seconde guerre mondiale. « Dans ce village les personnalités des individ avaient une immense importance et la plupart d'entre eux se consacraie à protéger des vies humaines au lieu de les détruire ». Le récit est histo quement très fouillé. Hallié a, sur place, recueilli témoignages et anecdot dans un récit captivant. Très vite se dégage la personnalité des Pasteu Theis et Trocmé. Trocmé « ce violent vaincu par Dieu » est au centre l'ouvrage. « Sa non-violence n'était ni passive, ni mièvre. C'était une for presque brutale, servant à éveiller les hommes ». Né dans un milieu pri légié, choqué par la mort accidentelle de sa mère, confronté adolescent, à guerre, à St Quentin, Trocmé, impétueux, devient pacifiste et non-viole Il entraînera ses proches, Magda sa femme, Daniel son cousin, qui parti pour les camps allemands avec un courage exemplaire, et les villageois d Chambon dans le sauvetage de milliers de réfugiés juifs pendant la guerr Ce livre passionnant reste déconcertant. Le philosophe et l'historien s'expr ment tour à tour, et le lecteur suivant ses tendances propres, reste un p frustré.

M.J. LAFORE.

W. MONTGOMERY WATT. **435-**

MAHOMET (570/580-632). Trad. de l'anglais.

Paris, *Payot*, Coll. « Histoire Payot », 1980, 216 pages.

Cette vie de Mahomet n'est pas nouvelle : traduite en français en 1962, c'est le renouveau d'actualité de l'Islam qui a déterminé sa réimpression, ce dont il serait malvenu de se plaindre, car le travail de W.M. Watt n'a rien perdu de son intérêt depuis 20 ans et, semble-t-il, n'avait pas fait à l'époque l'objet d'une recension.

Cet ouvrage est à la fois un résumé et une synthèse des deux principales œuvres de l'A. : Mahomet à La Mecque et Mahomet à Médine. Il cherche à situer, avec la plus grande honnêteté scientifique, la naissance de l'Islam dans ses conditions historiques — politiques, économiques — et y réussit.

Suivant le déroulement de la vie de Mahomet, il rapporte avec précision les événements qui l'accompagnent. Parlant en érudit et non en théologien, qu'il déclare ne pas être, c'est seulement dans les toutes dernières pages qu'il s'aventure à poser la question : « Mahomet fut-il un prophète ? » Mais il se refuse à se prononcer.

L'A. a sans doute raison de s'en tenir à sa fonction d'historien, trop de vies de Mahomet étant entachées de jugements théologiques sommaires et, jusqu'à une époque récente, négatifs. Prenons ce livre pour ce qu'il est — et comme tel il a renouvelé en son temps l'approche des débuts de l'Islam — et soyons-lui reconnaissants de l'immense apport historique qu'il offre au lecteur sous une forme aisément accessible.

F. HAUCHECORNE.

TOR ANDRAE. **436-80**

MAHOMET. SA VIE, SON ŒUVRE.

Trad. de l'Allemand par J. Gaudefroy-Demombyne.

Paris, *Libr. J. Maisonneuve*, Coll. « Initiation à l'Islam », 1979, 190 pages.

Tor Andrae est professeur à l'Université d'Upsal. Dans un incroyable foisonnement de détails, de documents appuyés sur des traditions multiples et sur des citations très bien choisies du Coran, il fait avancer son récit comme s'il avait été le témoin oculaire et auditif, de cette grande aventure, qu'il sait rendre vivante, presque simple, et qu'il débarrasse de toute emphase et de flagornerie — Il sait que toute évolution doit une partie de son développement aux circonstances conjuguées aux forces sociales et économiques, mais il souligne que l'histoire n'est pas un drame sans acteur, et qu'une personnalité prophétique exceptionnelle a surgi, qui, a, c'est vrai, fait de larges emprunts aux traditions juives et chrétiennes (au contact des églises de Syrie, sans doute) mais, qui cependant est devenue source originale d'énergie spirituelle inépuisable, qui le long des siècles assure à l'Islam une place énorme sur notre planète.

Cet ouvrage scientifique ne peut se lire que lentement. On y trouve des renseignements inédits et des analyses pleines de finesse, de sens critique et de sympathie. En voici les articulations — état religieux de l'Arabie à l'apparition de Mahomet. Les années d'enfance et la vocation mystique — le message religieux — le conflit avec les Qoraïch (la Mecque) — Le chef théocratique à Medine — Sa personnalité.

Tant de questions restent en suspens, dès qu'il s'agit de discerner les

principaux courants de pensée qui circulaient à cette époque, sur ces te
ritoires, par le moyen des caravanes et des échanges commerciaux, qu'o
lira avec grand intérêt les mentions qui sont faites du Mazdéisme, des gnos
ques, des docètes et des Manichéens », qui « *n'étaient pas inconnus dans u*
ville aussi active que la Mecque », toute proclamation prenait le style d
devins et des poètes, les monothéistes non idolâtres annonçaient de ce
manière la nouvelle communauté indépendante.

Un dernier chapitre, sur les jugements de l'Occident sur Mahomet
très incomplet, puisqu'il ne parle ni de St Bernard, ni de Renan... mais
signale avec éclat l'hostilité pour l'Islam de Dante, de Voltaire, de Dider
Il ne nous laisse pas sur ces accusations d'impostures, restées gravées, ch
nous dans trop de nos mémoires, il nous cite au contraire, Carlyle, qui
connaît que les paroles de Mahomet guident dans leur vie des millio
d'hommes comme des étoiles dans la nuit. « Dans les ténèbres qui menace
de nous devenir mortelles, Mahomet a vu la lueur de la loi divine de l'ex
tence. Il a nommé cet éclat, « révélation et ange Gabriel » — mais qui d'en
nous sait au juste comment le nommer » ?

E. MATHIOT.

Abd al Rahmane al DJAWBARI. **437-**

LE VOILE ARRACHE (l'autre visage de l'Islam).

Trad. R. R. Khawam.

Paris, *Phebus,* 1979, 300 pages.

Ouvrage imprévu qui, en plein 13e siècle, énumère avec une froi
lucidité les fantastiques abus auxquels se livrent quotidiennement, les ho
mes « conflits en dévotion » les « Tartufe » de l'époque. Avec une incroyal
liberté d'esprit, qui, en Occident, dans le même temps, l'aurait conduit
bûcher... l'amour dénonce les superstitions et les mystifications, les habi
hypocrisies auxquelles ont recours les faux prophètes, les montreurs de re
ques, les charlatans pour mieux tromper leurs concitoyens : « Un voile
arraché sur quelques secrets, recueils d'exemples choisis parmi d'autre ».

L'auteur qui voyageait, de cour en cour, de foire en foire, à Bagd
Alep, Le Caire, Mossoul, décrit une société où les gens en désarroi so
toujours prêts à suivre les illusionnistes — imposteurs. Ces documents a
ciens, remis en lumière par cet apôtre infatigable et rigoureux traduct
de la culture arabe — islamique René Khawam, constitue une sorte d'e
quête sociale, qui fait parler les gens, et, plus d'un siècle avant Ibn Khaldo
nous renseigne à la manière d'un compte rendu de sociologue, et parf
atteint la saveur à suspense d'une recherche de Sherlock Holmes. L'escroq
rie apparaît non comme un délit, mais comme un art... celui de duper
autres, et la seule morale indiquée, est cet avertissement, de se prémunir con
les confréries organisées qui ne cessent d'égarer les contemporains en
prétendant astrologues, prophètes ou même cyniquement directeurs spi
tuels —. On pense à ces mots de Pascal. « Si les docteurs (entendez « p
dicateurs ») n'avaient des soutanes, des mules et des bonnets carrés et
robes trop amples, jamais ils n'auraient dupé le monde »...

E. MATHIOT.

Seyyed Hossein NASR. **438-80**

ESSAI SUR LE SOUFISME.. Trad. par J. Herbert.

Paris, *A. Michel,* Coll. « Spiritualités vivantes », 1980, 245 pages.

La dislocation des systèmes de valeur du monde moderne, l'insécurité devant l'avenir, l'observation des catastrophes provoquées par la civilisation et l'attente de celles qui s'annoncent, expliquent pour une part l'attrait qu'exercent aujourd'hui les spiritualités peu connues qui ont joué un rôle positif dans les domaines de l'art et de la politique. Le professeur Hossein Nasr de l'Université de Téhéran (Iran) nous expose avec ampleur la théorie et la pratique de la mystique soufie. Nous avons toujours à réapprendre, que le monde a une réalité extérieure (al-zahir) et une réalité intérieure (al batin), une périphérie et une transcendance dont les reflets nous appellent . Le soufisme est un corps organisé qui a une histoire, des écoles (Rumi, Ibn Arabi) et dont le but est de dégager l'homme de son état inférieur pour le rétablir dans sa perfection primordiale et ce cheminement qui rappelle celui des gnostiques, est marqué par des étapes indispensables qui sont des stations et des états, qui au fond rendent compte de ce que le Coran annonce (sour. 95/4). « *Nous avons créé l'homme dans d'admirables proportions puis nous l'avons précipité au plus bas de l'échelle* ». Un mouvement lent et méthodique de réintégration est ainsi nécessaire : la grande maladie de l'homme de tous les temps est de perdre son centre mais, par la *méditation,* la *contemplation* et *l'action,* le voyageur sur la voie spirituelle s'avance de station en station (intention, repentir, lutte, patience, consentement, accord, confiance, sincérité, amour, dévoilement, expansion...) il retrouve l'orientation et « la mosquée intérieure » qui est l'union avec Dieu. Cette démarche fait songer aux chemins que nous ouvrent dans sa vaste histoire des croyances et des idées religieuses des savants comme Mircea Eliade, ou des découvreurs de l'inconscient collectif comme Jung, mais le soufisme n'est pas seulement une méthode, il est islamique ce qui signifie qu'il a une extraordinaire conscience d'un Dieu vivant proche de nous, et cependant différent de nous et transcendant — qui harmonise en nous l'éthique et le politique.

Cette étude du professeur Nasr allie avec clarté la psychologie, la théologie et l'histoire, et promène sa lampe très lumineuse, sur la quête mystique et sa pérennité, sur l'homme dans l'univers sur l'école de Ibn Arabi du 7e Siècle, sur les rapports entre le chiisme et le soufisme et sur la rencontre des religions — enfin sur ce qu'au monde moderne l'Islam peut apporter.

E. MATHIOT.

Catherine DELORME. **439-80**

LE CHEMIN DE DIEU.

Paris, *Albin Michel,* 1979, 317 pages.

C'est une longue route que l'Auteur nous convie à faire avec elle. Elle part du catholicisme sicilien de son enfance et aboutit au soufisme de l'Islam en terre marocaine. C'est là qu'après une longue et douloureuse

recherche intellectuelle, des expériences spirituelles elle trouve paix et plén
tude de vie. Elle dit au milieu de son livre s'être trouvée au centre du carrefo
des religions ; judaïsme, christianisme, boudhisme et islam et elle mont
comment elle a été conduite à faire ce qui est son choix.

Ce livre a l'accent et le style d'un témoignage. Il faut le recevo
comme tel et tirer notre profit de ce qu'il veut nous apporter, en particuli
un enseignement sur le monde mal connu de la mystique vécue dans l'Islar
On doit aussi mentionner l'étonnant talent de conteur de C. Delorme q
sait faire part d'une manière très vivante de son cheminement.

F. BARRE.

440-

LES REGIMES ISLAMIQUES. Revue « Pouvoirs », n° 12, 1980.

Paris, *P.U.F.*, 208 pages.

Revue d'études constitutionnelles et politiques, « Pouvoirs » a consac
au début de 1980 un numéro aux régimes islamiques. Bien que cette parutic
ait été inspirée par l'actualité, son contenu ne le concerne pas mais perm
de mieux le comprendre.

Le dossier est formé de deux parties :

1° une série d'articles sur les systèmes de gouvernement basés s
l'Islam, leur fonctionnement, les influences occidentales, les spécificités isl
miques.

2° des notes relatives à quelques pays musulmans qui éclairent le rô
que joue l'Islam chez chacun d'eux dans la pratique du pouvoir : Algéri
Iran, Arabie saoudite, Libye, Turquie, Sénégal, Indonésie.

De lecture aisée, cet ensemble procure une bonne introduction à
connaissance des régimes islamiques contemporains.

F. HAUCHECORNE.

Société - Justice - Prisons

Nathalie Z. DAVIS. 441-

LES CULTURES DU PEUPLE. Rituels, savoirs et résistances au XV
siècle.

Paris, *Aubier*, Coll. « Historique », 1979, 446 pages.

Les 8 essais historiques traduits de l'américain sont légèrement modifi
pour l'édition française. L'auteur Z. Davis, professeur à Princeton no
invite à une approche toute nouvelle des paysans, des artisans, du me
peuple des villes au 16e siècle.

CENTRE PROTESTANT D'ETUDES ET DE DOCUMENTATION
8, Villa du Parc Montsouris, 75014 PARIS — Tél. 589.55.79
Supplément au bulletin de novembre 1980

HERMÉNEUTIQUE et SÉMIOTIQUE

Sous ce titre, le CPED et ALEF organisaient au Centre Montsouris le 4 juin dernier, un débat entre les professeurs Greimas et Ricœur. La parole a été d'abord donnée à M. Ricœur : c'est le texte de son exposé, sous sa forme orale, que nous publions ici. Ce texte sera étudié, pendant l'année 80-81, par un groupe de travail, réuni au Centre Montsouris par le CPED et ALEF (les mercredis 19/11, 17/12, 21/1, 18/2, 18/3 et 20/5 de 19 à 22 heures). Nous espérons pouvoir vous donner aussi le résultat de son travail.

Intervention de Paul Ricœur.

Je ferai deux remarques préalables pour cadrer mon intervention. Je veux dire tout de suite que herméneutique et sémiotique textuelle ne sont pas deux disciplines rivales qui s'affronteraient au même niveau méthodologique. La seconde seule est une science du texte, qui tente légitimement de se soumettre à une axiomatique précise qui l'inscrit dans une théorie générale des systèmes de signes. L'herméneutique est une discipline philosophique engendrée par la question : « qu'est-ce que comprendre ? Qu'est-ce qu'interpréter ? », dans ses rapports à l'explication scientifique. Elle croise la sémiotique, dans la mesure où elle implique, comme son segment critique, une réflexion sur les présuppositions tenues pour allant de soi dans la méthodologie des sciences humaines en général, et sémiotique en particulier. Je dis « segment critique » ; par « critique » j'entends, au sens kantien, une réflexion d'une part sur les conditions de possibilité de l'objectivité d'un savoir, et d'autre part sur les limites des prétentions de ce savoir à épuiser son objet. Parlant de « segment critique », je suggère que le propos de l'herméneutique est plus vaste qu'une simple critique épistémologique : elle a une ambition véritative que le titre de Gadamer « *Wahrheit und Methode* » — « Vérité et Méthode » — souligne. A cet égard, je suis à peu près dans la ligne de Gadamer, avec ce souci plus grand que le sien, précisément pour le dialogue avec les sciences humaines, et les sciences sémiotiques.

Cette première remarque commande l'allure générale de ce travail, qui ne sera pas du tout une opposition de méthode à méthode, mais un

essai d'encadrement de la discussion méthodologique dans un questionnement plus vaste.

Ma deuxième remarque préalable concerne cet encadrement plus vaste. Et là, je veux dire tout de suite que l'herméneutique n'est plus ce qu'elle était au temps de Schleiermacher et de Dilthey, qui partaient d'une opposition non dialectique entre « comprendre » et « expliquer » la compréhension impliquant l'investissement subjectif du lecteur dans le texte, et l'explication empruntant son objectivité aux sciences de la nature. Ce débat est terminé, d'abord parce qu'il a conduit à une double impasse, en raison du choix d'un mauvais modèle de compréhension, la compréhension d'autrui, dans une sorte de communion de psychisme à psychisme : l'impasse consiste d'abord en ceci que le sens d'un texte est identifié à l'intention de son auteur, c'est-à-dire à un phénomène psychologique ; certains auteurs américains ont parlé à cet égard d'« intentional fallacy », de « sophisme intentionnel » ; la seconde impasse résulte de la prétention d'opposer méthode à méthode une méthode de compréhension et une méthode d'explication. Or la compréhension n'est pas du tout une méthode ; seule une explication est une méthode. Il s'est alors produit une coupure décisive dans le mouvement herméneutique avec Heidegger et Gadamer ; je me situe moi-même dans cette herméneutique post-heideggérienne, sans allégeance heideggérienne d'ailleurs. En quoi consiste cette coupure dans l'histoire de l'herméneutique ? Elle résulte essentiellement de la critique de cette problématique subjectivité-objectivité, dans laquelle s'était enlisée la philosophie néo-kantienne, dont à bien des égards la philosophie de Husserl n'était qu'une variante. Et c'est cette critique du rapport sujet-objet qui reste présente à l'herméneutique contemporaine ; elle implique que l'on prenne comme référent de toute la discussion une ontologie de l'être-au-monde, où la compréhension apparaît comme une structure de cet être-au-monde.

Dès lors le problème est de comprendre l'insertion de l'activité langagière dans les manières d'être-au-monde : en cela consiste le problème herméneutique. Nous allons voir comment il croise — et où il croise — la méthodologie et la science sémiotiques ; comment notre être-au-monde, dès toujours préalable, est transformé, transfiguré, augmenté par les systèmes symboliques, les systèmes sémiotiques, qui articulent l'activité langagière. Dans une perspective herméneutique, tous les systèmes sémiotiques sont à traiter comme des *médiations*, au cœur d'une *expérience*, au sens fort et complet du mot. En mettant ainsi l'accent sur le rôle de médiation des systèmes sémiotiques, la philosophie herméneutique post-heideggérienne se bat sur deux fronts ; d'une part, elle s'oppose à toutes les philosophies de l'immédiat, du non-médiatisé, que ce soit dans la tradition du *cogito* de Descartes ou de l'intuition husserlienne, afin d'affirmer le caractère originairement *langagier* de l'expérience humaine, donc le fait que toute expérience humaine est *médiatisée* par des signes. C'est le premier front. Mais il y a un deuxième front, qui concerne plus directement la présente discussion : l'herméneutique résiste à toute hypostase d'un système quelconque de signes qui aboutirait à évacuer la fonction du langage, qui est de dire notre être-au-monde, de l'élaborer linguistiquement comme nouvelle manière d'être-au-monde. Cette double implication polémique de la définition très large de l'herméneutique que je pro

pose laisse déjà entrevoir que dans son segment critique, au sens que j'ai dit plus haut, à savoir dans sa réflexion sur les présuppositions des sciences sémiotiques, la philosophie herméneutique peut être amenée à dire « oui » et « non » à cette science. *Oui* à la sémiotique en tant que méthode et technique d'analyse exigeant l'abstraction du texte, — et une abstraction parfaitement bien fondée, comme j'essaierai de le dire —. *Non* à la sémiotique, dès qu'elle glisse à l'idéologie du texte en soi. Donc : oui à l'abstraction du texte, non à l'hypostase du texte.

Ces deux remarques très générales une fois faites, je cherche une intersection précise qui permette de cerner les raisons de ce « oui » et de ce « non ». Je la trouve dans l'ordre des textes qui vous sont les plus familiers, et où la sémiotique a obtenu ses résultats les plus convaincants : les textes narratifs. Ces textes me concernent aussi personnellement, puisque je travaille en ce moment sur l'*opérativité* narrative du point de vue de la construction de la temporalité humaine. Mon problème est de comprendre comment le temps humain est « fait » par les récits historiques, mais aussi par les récits de fiction, donc comment les deux classes de récit se croisent pour « *faire* » le temps humain.

En outre je choisis comme problème critique le point le plus délicat, celui où la sémiotique aussi bien que l'herméneutique sont, je dirais, en embarras. Ce problème a été souvent placé sous le titre de la *mimésis*. Le terme nous vient d'Aristote. Il déclare, dans la *Poétique*, que le narratif-type qui est pour lui le drame (la tragédie, la comédie, l'épopée), constitue une « mimesis tès praxeôs », que l'on traduit d'ordinaire par « imitation de l'action ». Mais faut-il traduire *mimésis* par imitation ? C'est tout le problème. Précisément, il vient de paraître une traduction de la *Poétique* par des élèves de Todorov, qui traduisent *mimésis* par « représentation ». C'est bien de cela qu'il s'agit ; cette traduction a d'ailleurs un précédent : Eric Auerbach donne pour sous-titre à son grand livre « *Mimesis* » « la représentation de la réalité dans la littérature occidentale » (1946, trad. française 1977).

Je voudrais donc me concentrer sur ce problème chargé de paradoxes et d'apories, celui de la représentation littéraire de la réalité.

Pourquoi paradoxe ? Il est déjà chez Aristote, puisque c'est la « poeisis », c'est-à-dire la production, la fabrication de l'œuvre, qui est une *mimesis* de l'action. La *mimesis* ne peut donc consister en un calque, une réplique, une re-production. Elle n'*imite* que dans la mesure où elle est une production, et très exactement une *composition d'intrigue*. Ici, je continue de traduire *muthos* par « intrigue », alors que les nouveaux traducteurs français traduisent par « histoire » ; mais le mot « histoire » est trop polysémique ; en outre, je garde « intrigue », parce que le propos central d'Aristote est de mettre l'accent sur le travail de composition, sur l'agencement des incidents dans une œuvre « entière et complète » qui a un commencement, un milieu, une fin. Tel est donc le paradoxe : « poétiser », c'est *construire* une intrigue, mais la construire de telle façon qu'elle *représente* le monde humain de l'action. Ou réciproquement : « poétiser », c'est *représenter* de manière créatrice, originale, nouvelle, le champ de l'action humaine, en le structurant activement par une invention d'intrigue. Le paradoxe est bien que la mise en intrigue est à la fois une *poeisis* et une *mimesis*. La composition d'intrigue est ainsi le

nœud de ce paradoxe. Autrement dit, c'est la fiction — en tant que mise en intrigue — qui opère la mimesis de l'action.

Le problème est alors de comprendre comment le « représenté » de cette *mimesis* ou l'« intenté » de ce discours, pour employer une expression d'Emile Benveniste dans un de ses très beaux textes sur l'instance de discours — est « reversé » à l'univers. Oui, comment le discours narratif est-il reversé à l'univers ? C'est cela pour moi le problème de la représentation.

Tel est donc le paradoxe. Il a forme d'aporie, dans la mesure où la réalité représentée est à la fois reconnue et construite, découverte et inventée. Nos idées ordinaires et, je dirais, notre positivisme non critique nous font croire volontiers que la réalité, c'est ce qu'on touche, cette chose dure qui est déjà là ; or la *mimesis* nous révèle cette espèce de point de fuite, où *découvrir* et *inventer* ne se distinguent plus, où nous avons affaire à ce que j'appellerais une référence productrice.

C'est ce que l'idéologie du texte-en-soi, ce que j'ai appelé l'hypostase du texte pour le texte, à mon sens méconnaît, en ratifiant le concept vulgaire et positiviste de réalité donnée, et en marginalisant l'activité langagière par rapport à ce donné soi-disant extra-linguistique ou en enfermant le monde dans le langage. Dans cette attitude je dénonce le geste idéaliste, qui manque entièrement le paradoxe d'un faire poétique qui est en même temps, et d'un seul mouvement, construction d'intrigue *et* représentation de réalité.

Pour m'orienter dans ce paradoxe, je propose d'articuler le concept de *mimesis* en trois moments que j'appellerai « mimesis 1 », « mimesis 2 », « mimesis 3 ». Je veux dire par là que représenter l'action — mimesis tes praxeos — signifie successivement trois choses ; c'est d'abord avoir une précompréhension du monde de l'action, puis le restructurer symboliquement, sémiotiquement ; enfin c'est resymboliser ce monde. L'herméneutique de la représentation littéraire de la réalité croise alors la sémiotique au stade 2. Son problème, c'est non seulement d'encadrer *mimesis* 2 par *mimesis* 1 et *mimesis* 3, mais de discerner certains aspects de *mimesis* 2 qui tiennent à sa position médiane — à sa position de médiation — entre une précompréhension et, si je puis dire, une postcompréhension du monde à travers les systèmes sémiotiques. La tâche de l'herméneutique est de reconstruire l'ensemble des opérations par lesquelles l'action, d'abord pré-comprise, sens 1, puis comprise comme texte, sens 2, puis resymbolisée, sens 3, constitue un unique parcours, ce que j'appellerai l'arc herméneutique entier.

Je dirai quelques mots sur chacun de ces trois stades.

Qu'est-ce que j'entends par *mimesis* 1 ? Très simplement ceci, que l'œuvre littéraire ne naît pas seulement d'œuvres antérieures, mais elle est suscitée et accompagnée par une précompréhension du monde de la vie et de l'action qui demande à être portée au langage précisément par le détour de la fiction. Tel est le premier sens dans lequel je prends l'expression d'Aristote que l'intrigue est une imitation *de* l'action. Je souligne trois traits de cette précompréhension.

Premier trait : nous avons, par familiarité avec l'action elle-même, une précompréhension commune, entre lecteur et auteur, de ce que

signifie le terme d'action : nous savons ce que veut dire *agir*. Et nous le savons d'un savoir qui est lui-même pré-structuré, qui a une intelligibilité propre ; ainsi nous avons une compétence à distinguer les traits de l'action par rapport à ce qui est simplement mouvement physique, ou comportement psycho-physiologique. Ce premier trait a été étudié de près surtout dans la philosophie analytique post-wittgensteinienne, sous le titre de *sémantique de l'action ;* moi-même j'y ai travaillé, en montrant ce que veulent dire des mots comme projet, motif, circonstances, obstacle, occasion, agent, interaction, adversité, aide, conflit, coopération, amélioration, détérioration, succès, échec, bonheur, malheur ; tous ces termes pris ensemble constituent un réseau signifiant. Parler ici de précompréhension n'est pas du tout invoquer quelque opacité. Au contraire ce réseau est fortement structuré ; entre ses termes circule une sorte d'intersignification : si vous parlez de motif, alors vous parlez d'agent ; si vous parlez d'agent, alors vous parlez d'occasion, de circonstances, d'aide, d'obstacle, etc. Ce premier trait me paraît précisément présupposé dans la sémiotique narrative de Greimas, au moment où il introduit les catégories du *faire.* « L'énoncé narratif simple », selon lequel quelqu'un fait quelque chose, repose sur cette précompréhension ; c'est bien ce qui permettra, comme je le dirai plus loin, d'enrichir le modèle initial de la grammaire narrative, qui, sans l'adjonction du concept d'action, se réduirait à un système de contraintes logiques.

Deuxième trait de cette précompréhension : si l'action humaine peut être racontée, narrativisée, poétisée, c'est parce qu'elle est dès toujours articulée par des signes, des symboles, des règles, des normes ; je partage cette analyse avec des ethologues comme Clifford Geertz dans son « *Interpretation of cultures* » ; la sociologie culturelle américaine toute entière montre que l'observation n'est jamais en face d'une *praxis* humaine qui ne serait pas *déjà* signifiée, interprétée, chargée de signes. Peter Winch dans son « *Idea of social science* », exprime la même idée en disant que l'action humaine est une « rule-governed behaviour », une conduite gouvernée par des règles. Une activité poétique peut se greffer sur ce champ pratique, parce qu'il est déjà pré-symbolisé. Il peut donc aussi être re-symbolisé par toutes les médiations que nous allons dire tout à l'heure. Par exemple, si vous assistez à une cérémonie dont le rituel vous est parfaitement étranger, chaque geste vous restera incompréhensible : comprendre le geste de lever la main suppose que vous compreniez l'ensemble du rituel en vertu duquel de geste *vaut pour* une bénédiction. Dans un autre contexte, le même geste signifiera un appel, comme appeler un taxi, ou l'expression d'un vote, etc. Le même geste *vaut pour* ceci ou cela, en fonction du système symbolique qui l'encadre. C'est pour cette raison que les œuvres littéraires peuvent pénétrer notre vie, parce que celle-ci est déjà structurée symboliquement.

Troisième trait de cette précompréhension de l'action : elle comporte des caractères temporels propres. Malheureusement je ne pourrai pas développer ce point, qui est celui sur lequel je travaille. Disons seulement que c'est par ces caractères temporels spécifiques que le temps humain a déjà commencé de se distinguer du temps linéaire comme simple succession de « maintenant ». Sur ce point je dois beaucoup à l'analyse de saint Augustin dans le Livre XI des *Confessions*, à sa des-

cription de la *distensio animi,* cette traction interne de l'âme, étiré entre le passé, le présent et le futur. Cette description concerne directe ment l'ordre de l'action, comme le montrent les exemples que donn Augustin : quand je récite un poème, par exemple, j'anticipe la fin d poème ; et le futur me paraît « diminuer », tandis que le passé, en som brant derrière moi paraît s'« augmenter » d'autant ; et c'est dans le tripl présent — présent du futur, présent du passé, présent du présent — qu cette traversée s'opère. Ces analyses extrêmement intéressantes montren bien que le problème n'est pas du tout — ce sera peut-être là un de no points de divergence — d'opposer entre eux le plan chronologique d récit de surface, et le plan a-chronique des paradigmes de la grammair profonde. La temporalité humaine échappe à cette alternative par se structures propres. A cet égard, les analyses de Heidegger dans la deu xième partie de « Sein und Zeit », celle qui n'est pas traduite en français offrent des ressources inépuisables : il apparaît que, même au niveau l plus élémentaire que Heidegger appelle inauthentique, pour l'opposer a temps mortel, au temps de l'être-pour-la-mort, le temps du *Dasein* — d l'homme comme *être-là* — n'est déjà plus le temps des choses ; c'es le temps des travaux et des jours ; c'est le temps propice, le temps qu peut être gagné ou perdu, le temps dont on dit qu'il y a un temps-pour — Zeit-zu —, et dont le *jour* est le repère à la fois cosmique et humain.

Ce troisième trait me fournit la transition à *mimesis* 2. Il suggèr en effet qu'il y a une « qualité narrative de l'expérience », comme d'ai leurs le langage ordinaire le suggère : nous parlons de « l'histoire d'un vie », comme si la vie que nous vivons demandait à être racontée. Hannal Arendt, dans son livre sur « *La Condition Humaine* », a des pages magni fiques sur la façon dont l'histoire crie, non pas vengeance, mais réci « cries for story », comme elle dit, demande à être racontée. C'est plu spécialement l'histoire des vaincus, et l'histoire de la souffrance, qu demandent à être dites, à être rendues mémorable. Un auteur que j'ap précie beaucoup aussi, Wilhelm Schapp, a écrit un petit livre qui s'appell « In Geschichten verstrickt » — « empêtrés dans des histoires » : il nou arrive des histoires, avant que nous les racontions. C'est dans de telle expériences simples que nous découvrons qu'il y a du pré-structuré dan l'expérience de l'action.

Je me porterai maintenant à l'autre extrémité : à *mimesis* 3, pou terminer sur *mimesis* 2, puisque c'est à ce niveau que se fait l'intersectio entre herméneutique et sémiotique et que la discussion peut s'engage

Je définirai *mimesis* 3 comme l'intersection du monde du texte ave le monde du lecteur. Les œuvres littéraires, en effet, ne cessent de fair et de refaire notre monde humain de l'action. Cette incidence est possi ble, puisque ce monde est dès toujours signifié, dès toujours articul symboliquement ; il a déjà reçu, si je puis dire, une lisibilité minimale grâce aux interprétants déjà à l'œuvre. Sur cette base, la littérature n cesse d'ajouter au texte de l'action. Après tout, ce que nous savons e comprenons des passions humaines résulte d'un savoir littéraire qui a ét incorporé à notre intelligence prime du monde de l'action. Dans mo travail antérieur sur *La Métaphore Vive* je dénomme « augmentation ico nique » cet enrichissement incessant de notre présavoir par la grâce d la fiction. J'emprunte l'expression à François Dagognet, dans son livr

Iconographie et Ecriture : il y montre que les images ne sont pas des choses mentales, ce sont vraiment des ajouts, qui augmentent sans cesse le réel, qui font signifier plus, et signifier autrement, le monde dans lequel nous vivons.

C'est ici que se pose pour moi le problème le plus difficile, à savoir l'entrecroisement de multiples modes référentiels de récit. Car ils ne se rapportent pas tous au réel de la même façon, ils ne le structurent pas de la même manière. Nous avons au moins la grande polarité constituée d'une part par les histoires que nous racontons sur le mode de la fiction — conte, drame, roman, etc. —, d'autre part par l'historiographie, c'est-à-dire l'histoire des historiens, qui vise à travers des traces, des documents, des archives, du passé humain qui est à la fois du n'être-plus et du avoir-été. Je dirai d'abord un mot de la seconde modalité narrative, l'historiographie. Elle se distingue par son mode de référence indirecte au passé, comme absent de l'histoire racontée. De Certeau a écrit un petit livre sur « *l'Absent de l'Histoire* » qui me paraît très fort à cet égard. Or, il y a là un problème épistémologique d'une extrême difficulté : nous ne serons jamais en présence du passé, et pourtant nous le visons comme ayant eu lieu, et c'est cela la fonction de l'histoire. Le problème est insoluble épistémologiquement si nous ne remontons pas à la situation herméneutique que Gadamer décrit comme le fait d'appartenir à l'efficace de l'histoire, au travail de l'histoire, comme propose de dire un commentateur. C'est dans la mesure où j'appartiens à l'efficace du passé que je peux le mettre à distance, l'objectiver, le traiter comme un domaine théorique, un champ épistémologique. On peut donc attacher un sens positif à la distance historique, comme ce qui à la fois sépare et unit, grâce au phénomène de la « trans-mission », de l'« *uber-lieferung* » ; grâce à elle, la tradition vivante est le fond existentiel sur lequel se détachent les activités critiques de l'histoire-science. Considérons maintenant l'autre modalité narrative, le récit de fiction. Lui aussi a son mode de référentialité indirecte, mais encore plus compliqué. J'ai tenté, dans le chapitre 7 de *La Métaphore Vive,* de traiter le problème que je dois à Roman Jakobson, de la référence dédoublée (split reference) ; elle consiste en ceci : le langage poétique paraît suspendre tout rapport à la réalité ; mais cela n'est vrai qu'en première approximation, et à l'égard de la réalité empirique, de la réalité manipulable technologiquement. Le fait décisif est plutôt qu'à la faveur de cette suspension, émerge une référentialité beaucoup plus subtile, beaucoup plus cachée, grâce à laquelle viennent se dire des aspects du monde qui ne seraient pas dits autrement, qui ne sont dits que métaphoriquement. Le même problème de la référence dédoublée se retrouve dans la narrativité de fiction, dans la mesure où la poeisis narrative re-décrit, re-symbolise, re-raconte un monde de l'action déjà décrit, symbolisé et raconté. C'est pour cette raison qu'Aristote, à la fin de la *Poétique,* dit que la poésie est « plus philosophique » que l'action. Parce que, pour lui, l'histoire n'est faite que d'anecdotes ; mais la poésie dit vrai parce qu'elle va à l'essentiel ; si elle touche le fond humain, c'est précisément parce qu'elle le reconstruit. Elle dit plus vrai que l'empirisme, parce qu'elle va à l'essentiel. Il y a une façon d'aller à l'essentiel par la fiction, c'est là pour moi le problème fondamental.

Si vous niez ce pouvoir de la fiction de dire l'essentiel du réel, alor vous ratifiez le positivisme pour qui le réel, c'est seulement l'observabl et le descriptible scientifiquement, et vous refermez en même temps l monde littéraire sur lui-même, cassant sa pointe agressive et subversiv à l'égard de l'ordre social et moral, lequel, comme on l'a dit il y quarante ans, n'est que désordre établi. La fiction est précisément c qui rend le langage « dangereux », selon le mot fameux de Höderlin, re pris par Walter Benjamin dans ce magnifique texte que je vous recom mande, *der Erzähler*, le conteur, dans les *Illuminations*. Récemment, d'ail leurs, Jean-Baptiste Metz, le théologien catholique, dans sa Théologie poli tique et narrative, parlait de la *memoria passionis*, de la mémoire d la passion, comme d'une mémoire « dangereuse ». Or, il est éviden qu'une mémoire ne serait pas dangereuse si les fictions se refermaien sur elles-mêmes dans leur intertextualité, si elles ne venaient pas vrai ment re-symboliser d'une façon critique et subversive les symbolisation préalables investies dans le champ réel de la pratique.

C'est entre cette précompréhension et, si je puis dire, cette post compréhension, que se situe la fonction centrale de la *mimesis*, celle su laquelle vous travaillez. C'est le segment de l'arc herméneutique su lequel, vous, sémioticiens, pratiquez l'abstraction du texte ; et je vou drais insister sur le *oui* à l'abstraction du texte, que je voudrais auss fort que le *non* à l'hypostase du texte.

Je dis que le droit de procéder ainsi, de traiter un texte comme un entité sémiotique, se suffisant à elle-même, est bien fondé à trois égard Premièrement, le texte a une autonomie sémantique par rapport à l'in tention de l'auteur, absent de son texte, — par rapport à l'auditoire pr mitif, qui a disparu comme face à face pour que le texte soit ouver à quiconque sait lire, — et par rapport à la situation capable d'êtr montrée par référence ostensive. Le propre d'un texte, c'est justemen de transporter une expérience de son *Sitz-im-Leben* dans un *Sitz-im-Wort* si j'ose dire. C'est là que se tient, en quelque sorte, le sens. Telle est l première justification de l'abstraction du texte, elle résulte de la struc ture même de la textualité, en tant qu'écriture.

Deuxièmement, ce qui renforce cette autonomie, c'est que les textes comme votre sémiotique l'a démontré, sont entre eux dans une relatio de texte à texte, d'intertextualité. (C'est ce problème qui tient dans l'œu vre d'Ivan Almeida sur les Paraboles une position clé, au tournant pré cisément de la sémiotique à l'herméneutique). Alors que le sémioticien se tient dans le renvoi incessant d'un texte à d'autres textes, le momen de l'herméneutique est celui d'un arrêt, d'une fixation sur *tel* texte : l'ap propriation se fait alors de *ce* texte dans une situation donnée, et ell est l'acte responsable de quelqu'un. Au-delà de ce moment d'arrêt, l sémioticien relance le texte vers d'autres textes. Mais si jamais nul text *élu* ne venait toucher *quelqu'un*, pour que celui-ci l'insère à nouveau dan un situation existentielle, le texte aurait perdu sa fonction première. Mais justement, la sémiotique repose sur la primauté accordée à l'intertextua lité, sur ce que Gadamer appelle « application » et que j'appelle quelqu fois « appropriation ».

La troisième justification de base de cette abstraction du texte, c'est je dirais, l'émergence d'une nouvelle façon de lire, la naissance d'un nou

veau lecteur, que j'appellerais un *lecteur de codes.* Au lieu de lire le message narratif tel qu'il vient m'interpeller, de multiples façons, je m'intéresse, non pas justement à ce *que* il produit dans le monde, mais à la manière *dont* lui-même est produit à partir de ses propres codes immanents. Ce lecteur de codes introduit une nouvelle intelligence de lecture, qui privilégie le code sur le message, pour employer le vocabulaire de Hjemslev. C'est au fond ce qui se produit quand on étudie la grammaire d'une langue : au lieu d'étudier quelques unes des phrases qui sont dites dans cette langue, on se demande quelles sont les contraintes grammaticales qui établissent la grammaticalité du texte. Il existe de même des contraintes qui établissent la narrativité du récit. Cette comparaison entre les deux sortes de contraintes est d'autant plus fondée que la seule imagination que nous connaissions, l'imagination humaine, est une imagination réglée, une imagination codée. Nous produisons de l'imaginaire exactement comme nous produisons un nombre indéfini de phrases sur la base d'un nombre fini de règles grammaticales.

Ceci dit, mon problème est de savoir comment s'articule le segment sémiotique sur le parcours herméneutique et, par conséquent, comment se fait l'insertion du savoir sémiotique, ou, du moins, comment moi, philosophe, travaillant philosophiquement sur ces problèmes-là, je fais l'insertion, la soudure. Je vous dirai tout de suite qu'il n'est pas facile de ne pas être électique. Il faut être dialectique et non électique.

Je propose trois observations, que je soumets à votre discussion.

Première observation : il ne me paraît pas suffisant de traiter le niveau de manifestation comme simplement l'affichage de codes sous-jacents. Je crois que nous manquons la productivité qui, justement, est celle du niveau de surface. Si j'avais à faire une critique de la sémiotique, ce serait celle-là. Je ne voudrais pas que le privilège du code, que je ne conteste pas, se fasse au détriment de la générativité propre au niveau que vous appelez le niveau de manifestation. Pourquoi ? Parce que c'est à ce niveau, précisément, que se fait la soudure entre la pré-compréhension du monde de l'action et sa re-symbolisation. Si je peux me servir de votre travail sur la codification narrative, c'est parce que la rationalité codificatrice que vous mettez en œuvre est greffée sur l'intelligibilité des structures dynamiques qui se déroulent précisément au niveau que vous appelez de manifestation ; cette intelligence, c'est, je dirai, l'intelligence des intrigues. Il y a une intelligence propre du narratif, qui appartient au niveau de surface, et c'est d'elle que vous établissez le métalangage. Vous pouvez le faire, parce que d'abord vous avez compris ce que c'est qu'une intrigue, par une sorte de pratique langagière quotidienne ; Wittgenstein, lorsqu'il énumère les « jeux de langage », nomme parmi eux celui de raconter. Nous avons toujours compris ce que c'est que raconter. Si je laisse le terme sous sa forme verbale, c'est pour insister sur l'activité de mettre-en-intrigue ; et pour souligner qu'il s'agit moins de structures qui seraient là comme des paradigmes immobiles, immuables, que d'une opération que l'on fait. C'est une activité conjointe du lecteur et du texte. A mon sens, la mise en intrigue est l'opération de base au niveau de la manifestation. C'est l'acte structurant par lequel nous constituons des totalités temporelles singulières, qui intègrent de façon significative des éléments aussi hété-

rogènes que circonstances, actants, conflits, crise, dénouement. L'historie français, Paul Veyne, qui recourt à cette notion d'intrigue dans sa théori de l'histoire, dit que toute intrigue met en relation des buts, des cause et des hasards. La mise en intrigue en fait une totalité que nous com prenons. Comprendre, c'est « prendre-ensemble », — prendre ensemble le péripéties, le nœud et le dénouement, de façon à intégrer finalité, caus lité et contingence dans des totalités signifiantes. Dans cet acte premie s'exprime notre capacité à suivre une histoire. Je crois donc qu'il y une intelligence prime, une intelligence narrative qui s'apprend par fam liarité avec la culture. Mais cette intelligence, je ne la situerais pas a niveau rationnel, mais plutôt au niveau de la *phronesis* d'Aristote, c'es à-dire de l'intelligence pratique. Ou, pour employer un autre langage q vous est peut-être plus familier, celui de Kant, cette intelligence est cell d'un *schématisme :* l'intrigue est une schématisation de l'action humain qui brasse ensemble des agents, des circonstances, des opposants, de aides, etc. Elle le fait dans cet acte singulier de prendre ensemble qu la *Poétique* d'Aristote avait appelé justement *sustasis,* que l'on tradu par agencement mais qui signifie aussi prendre-ensemble. C'est un ac cohésif, un acte qui fait cohésion.

En partant ainsi de la mise-en-intrigue qui se joue au niveau d surface, je suis amené à parcourir à rebours l'itinéraire de Greima dans l'admirable texte de *Du Sens,* éléments d'une grammaire narrati (pp. 157 à 183). Ce texte procède à partir des contraintes logiques, pu ajoute de proche en proche les conditions de « performativité », le catégories du *faire,* du vouloir faire, du savoir faire, etc., puis celle d l'opposition polémique, enfin l'échange des valeurs-objets. Je dis qu'e réalité l'intelligibilité procède en sens inverse. Si, en effet, nous pouvon ainsi enrichir par degrés le modèle initial, c'est parce que nous savon ce qu'il faut rejoindre ; et ce qu'il faut rejoindre, c'est ce que nous avon toujours compris comme intelligence narrative et dont nous essayon par après de reconstruire les conditions ; il y a une action téléologiqu en quelque sorte, du résultat sur la recherche, qui permet de mettre e mouvement le modèle statique initial, à savoir le noyau taxinomiqu constitué par la structure élémentaire de la signification visualisée pa le carré sémiotique. Pour rejoindre la mise-en-intrigue, il faut d'abor dynamiser le modèle constitutionnel par des opérations de transform tion, puis il faut introduire le faire anthropomorphe, pour obten l'énoncé narratif simple (un actant fait quelque chose) ; puis il fau introduire la représentation polémique, qui permet d'opposer entre eu deux programmes narratifs ; enfin il faut assurer la transmission circ laire des valeurs par toute une syntaxe topologique. Qu'est-ce qui guic cet enrichissement progressif du modèle initial ? C'est l'intention de r joindre l'intelligence narrative que nous avons acquise, culturellemen à force d'avoir lu des histoires, suivi des histoires, compris des histoire dans des traditions qui se sont constituées elles-mêmes historiquemen Ce qui caractérise en effet le schématisme narratif, c'est qu'il a ur histoire propre ; il n'est pas fait de modèles intemporels : nous ne som mes pas ici dans l'a-chronique, nous sommes dans le traditionnel. C'e parce que nous avons formé notre intelligence dans ces traditions narr tives que nous savons ce que c'est que suivre une histoire. Dès lors, comprends la sémiotique comme le métalangage de cette intelligence-

Elle procède d'une rationalité qui appartient à un autre ordre. Cette rationalité est parente de celle qui préside à la théorie des systèmes, à la théorie des jeux ou à la théorie de la décision : c'est une rationalité de second ordre, qui ne pourrait pas fonctionner si elle n'était pas greffée sur l'intelligence narrative première qui me rend capable de suivre une histoire, de comprendre comment des personnages agissant dans des circonstances, produisent un cours d'événements que je comprends comme une histoire une. Je dirai que la sémiotique est le métalangage de cette intelligence narrative, elle-même issue de la fréquentation et de la familiarité que j'ai acquise des opérations de mise en intrigue que je peux à leur tour insérer dans la médiation narrative de mon expérience humaine.

Deuxième observation — qui suscite elle aussi un problème critique de frontières pour lequel j'attends votre aide : l'écart que nous venons d'évoquer entre le message et son code est un écart variable selon les genres narratifs ; et il est minimum dans la catégorie de textes qui vous est le plus familier ; c'est pourquoi la sémiotique n'est pas trop inquiétée par ce problème là. La sémiotique du récit a toujours pris comme exemple paradigmatique, depuis Propp et aussi Levi-Strauss, le conte populaire, c'est-à-dire des histoires en forme de quête, où il s'agit toujours de réparer un méfait ou un manque, de restaurer un ordre. Dans ce cas, le chemin narratif constitue bien une boucle qui se laisse, si j'ose dire, coucher sur le carré sémiotique. Quadrature du cercle ! S'ils s'agit toujours de fermer le carré, c'est parce que nous avons affaire à des histoires qui elles-mêmes bouclent le cercle. Mais ce n'est qu'un cas de figure, celui précisément du récit traditionnel, où le message ne fait que manifester le code. Dans ce cas favorable, la sémiotique est fondée à dire que le niveau de surface manifeste le niveau profond. Mais je crois que ce n'est qu'un cas limite, le cas extrême d'une gamme de solutions narratives de la mise-en-intrigue. En effet, que trouvons-nous à l'autre extrémité de la gamme des possibilités ? Nous trouvons des récits qui sont en position d'écart par rapport aux codes au point même de rompre avec tout code. Au lieu d'appliquer, de mettre en mouvement les paradigmes, ils les contestent, ils les détruisent. C'est ce qui est arrivé avec le roman moderne depuis Joyce. Nous avons affaire ici à des anti-récits qui sont dans un rapport ironique avec tout paradigme hérité. Le point moyen de cette gamme de solutions narratives, — entre les deux extrêmes de l'application conforme, qui permet de traiter le récit de surface comme simple affichage de ses codes, et de la rupture entre message et code —, consiste dans ce que Malraux, et à sa suite Merleau-Ponty, appelaient « déformation cohérente ». Ainsi le cas inverse de celui qui est le plus familier aux sémioticiens, celui de la révolte contre toute règle, n'est aussi qu'un cas extrême par rapport à ce point moyen de déformation cohérente. L'anti-récit suppose chez nous, lecteurs, une culture narrative qui nous a familiarisés avec certains types de mise en intrigue. Cette familiarité crée chez nous une attente réglée : nous attendons un certain parcours que le rusé auteur nous refuse. Nous éprouvons alors le plaisir d'être déçus, trompés. Mais il faut être déjà instruits dans les paradigmes et dans les codes pour pouvoir prendre plaisir à cette frustation. C'est ce qui fait, par exemple, tout l'art de Robbe-Grillet.

Ce cas-limite prouve que le rapport du message au code constitu un problème extrêmement complexe, dans la mesure où la simple app cation n'est elle-même qu'un autre cas-limite à l'autre extrémité de gamme. Je dirais que ce rapport très complexe de message à code, av sa gamme d'écarts, tombe aussi sous l'intelligence narrative. L'intel genre narrative préalable à l'opérativité rationalisante de la sémiotiqu est donc une activité vivante, comme la parole parlante de Merlea Ponty, puisqu'elle est capable de ce double jeu de la sédimentation de l'innovation. La tâche de l'herméneutique, c'est de ressaisir ce je complexe, ce « jeu formidable » que l'artiste « fait avec le temps », selo la phrase de Proust reprise par Genette dans *Figures II*. Ce jeu est l'œ vre de l'imagination productrice, qui déploie ses variations entre l deux extrêmes de l'affichage pur et simple des codes et de l'écart pou l'écart. Le jeu de l'imagination est ce jeu de l'écart. En un sens, Rolan Barthes a fait ce parcours ; la première partie de son œuvre marqu la dominance du code sur les messages, la dernière partie de son œuvr exprime la révolte du message contre les codes puisqu'il arrive à dir dans la fameuse leçon du Collège de France, que la littérature n'est révolutionnaire ni conservatrice, mais fasciste. Mais en caractérisant ain la littérature, il mettait l'accent sur la déviance, qui n'est que le contrai de l'affichage. Ce qui fait que le rapport code/message évolue entre l'af chage et la déviance en passant par la déformation cohérente.

Troisième observation : si nous avons en France une théorie d l'écriture qui est très avancée, notre théorie de la lecture est très e retard, comparée à celle qui est pratiquée ailleurs, en particulier pa l'école de Constance, avec Jauss et Wolfgang Iser, dans son dernier livr *Der Akt des Lesens*, l'acte de lire (dont il existe une traduction anglais *The Act of Reading*). Ces théoriciens de la critique littéraire ont montr que l'acte de lecture ne se borne pas à exprimer la subjectivité du le teur au détriment de l'objectivité du texte. Elle est elle-même une op rativité structurante qui, peut-on dire, accompagne le texte, donc aus les échanges continuels entre code et message. Exactement comme, quan nous parlons, nous produisons avec la même grammaire un nombre ind fini des phrases. Humboldt disait ainsi que le discours est un usag infini de moyens finis. C'est le lecteur qui *fait* cet usage. Je dirais alors mais je ne sais pas si Greimas sera d'accord avec moi —, que le lecteu est déjà à l'œuvre dans la simple prédication « A fait X ». D'ailleur j'avais remarqué que, dans l'article *Du Sens* que je citais plus haut, pou faire bouger le carré sémiotique, il faut des transformations, et que pou produire ces transformations, il faut un sujet (je cite : « cependan l'examen des conditions de la saisie du sens montre bien que si la sign fication, dans la mesure où l'on cherche à la trouver dans l'objet, appara comme une articulation de relations fondamentalement stables, elle e en même temps susceptible d'une représentation dynamique dès qu'o la considère comme une saisie ou comme la production du sens par sujet », 164). Il faut donc ici un sujet épistémologique...

Greimas : un sujet opérateur...

Ricœur : il faut un sujet opérateur. Et ce sujet opérateur, je ne dir pas que c'est vous ou moi, mais je suis qualifié comme lecteur dan la mesure où je suis habité par l'activité de ce sujet structurant qui fa

ntrigue. On peut dire que « faire intrigue », est un acte de jugement, au ens kantien du mot : prendre ensemble, c'est l'acte, en effet, fondamental u jugement. Le lecteur est celui qui, en accompagnant la structuration u texte, se rend capable de suivre l'histoire. C'est encore la même ctivité structurante de lecture qui conduit le jeu de la sédimentation t de l'innovation, par lequel la mise en intrigue joue avec les contraintes, xpérimente les écarts, et y prend plaisir : le « plaisir du texte ». C'est nfin la même activité structurante qui achève l'œuvre, dans la mesure ù, comme l'avait montré Roman Ingarden dans *La Structure de l'Œuvre ittéraire*, l'œuvre reste une esquisse pour la lecture, avec ses lacunes, ses ones d'indétermination (ses Unbestimmtheitsstellen — terme qui a été endu par « gaps of indeterminacy » dans la traduction anglaise) ; donc on eut dire que nous achevons le texte en le lisant, et en l'achevant nous e faisons. Le cas extrême est celui de Joyce, où c'est vraiment le lecteur ui fait tout ; le livre est fait justement pour nous embrouiller, et il faut ue nous nous débrouillons, dans cet espèce de brouillamini systématique ; c'est à l'acte de lecture de suppléer à ce que l'écriture nous a efusé. C'est alors le triomphe du lecteur.

Je m'arrête ici ; je dirai que c'est de cette triple manière, en suivant e fil de mes trois observations, que s'exerce l'intelligence d'intrigue. Premièrement, par son caractère dynamique et synthétique, cette intelligence précède le métalangage de la sémiotique. Deuxièmement, la même ntelligence narrative coopère au jeu entre code et message et engendre a gamme des variations imaginatives qui vont de l'affichage à l'écart xtrême en passant par la déformation cohérente. Troisièmement, l'intelligence narrative anime l'acte de lecture qui accompagne la structuration du texte. C'est de cette triple manière que j'assume l'abstraction lu texte que vous avez pratiqué avec raison, — mais sans tomber dans 'hypostase du texte. Car le texte ne se tient que pour un moment dans e suspens de notre être-au-monde. Il faut lui restituer sa fonction de nédiation entre un monde de l'action pré-symbolisé et un monde de 'action re-symbolisé. La *mimesis* de l'action est ce parcours complet.

A. L. E. F.

ASSOCIATION LECTURE-EXPRESSION-FORMATION **1980-19**

Secrétariat : C/O Françoise BASTIDE, 21, rue Jussieu - 75005 PAR
Tél. : 326.83.95

Séminaire « SEMIOTIQUE-HERMENEUTIQUE »

Il aura lieu, de 19 heures à 22 heures, au C.P.E.D., 8, villa du Parc Mon souris, 75014 PARIS (P.C. « porte de Gentilly », métros « Cité Universitaire ou « Porte d'Orléans », entrée 8, rue Deutsch de la Meurthe),

les mercredi 19 novembre, 17 décembre, 21 janvier, 18 février, 18 mars.

(Venir avec son sandwich ; participation aux frais : 30 F).

Nous travaillerons à partir de deux textes de Paul Ricœur :

— **la grammaire narrative de Greimas,** paru dans les Documents de R cherche du Groupe de Recherches sémio-linguistiques de l'Institut de la Lang française, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, C.N.R.S., n° 15/198

— **sémiotique et herméneutique,** texte de l'exposé oral fait le 4 juin à A.L.E.F., au cours d'une rencontre dialogue avec A.J. Greimas, et publié Bulletin du Centre Protestant d'Etudes et de Documentation, novembre 19

Ces deux textes peuvent vous être envoyés sur demande adressée notre secrétariat, accompagnée d'un chèque de 8 F pour chaque fascicule (fra de port compris) C.C.P. ALEF, La Source 33.714.75 M.

- -

Bulletin à renvoyer au Secrétariat A. L. E. F.
C/O F. Bastide, 21, rue Jussieu, 75005 PARIS

NOM : Prénom :

ADRESSE :

Téléphone :

— demande à recevoir (cocher le fascicule désiré)

— RICOEUR : la grammaire narrative de Greimas 8

— RICOEUR : texte de la communication orale 8
« Herméneutique et sémiotique »

ci-joint chèque de : F.

— s'inscrit au séminaire du mercredi « Sémiotique-herméneutique »
ci-joint chèque de 50 F pour acompte participation aux frais.

date : signature :

ASSOCIATION LECTURE-EXPRESSION-FORMATION
A. L. E. F.
46, rue de Vaugirard - 75006 PARIS

PROGRAMME 1980-1981

— à Paris, au C.R.E.F.A., 78, rue de Sèvres, 75007 (métro Duroc) le samedi de 14 h 30 à 22 heures, le dimanche de 10 heures à 17 heures.
Participation aux frais, y compris deux repas sur place :
participant individuel à une session : 150 F
à trois sessions au choix : 360 F
participant bénéficiant de la formation continue : 350 F par session.

— le 6-7 décembre 1980 : analyse structurale : le thème de **la fin du monde** dans un récit de science fiction et dans l'Apocalypse chap. 20 (F. Bastide).

— le 17-18 janvier 1981 : approche sémiotique d'une **thérapie pour enfants psychotiques** (I. Darrault).

— le 14-15 mars 1981 : analyse structurale : **publicité TV et publicité affiches** (J. Escande).

— le 9-10 mai 1981 : lecture pratique, **approche corporelle** d'un texte (P. le Roux).

— à Paris, au CPED, 8, villa du Parc Montsouris, 75014 PARIS, le troisième mercredi du mois, de 19 heures à 22 heures (venir avec son casse-croûte), les 19/11 ; 17/12 ; 21/1 ; 18/2 ; 18/3 : séminaire **« sémiotique-herméneutique »** à partir de textes de Ricœur (H.-J. Stiker).

— en Province :

— sur votre demande : vous rassemblez une quinzaine de personnes intéressées, ALEF vous envoie deux animateurs (forfait 1.800 F pour frais de déplacement des animateurs et frais de secrétariat). Vous prévoyez aussi l'hébergement des animateurs.

— autour de Jean ALEXANDRE, 36, route de la Pompignane, 34170 Castelnau-le-Lez (Hérault), tél. (67) 79.77.73 : lecture pratique.

— autour de Jacques ESCANDE, 83, les Vignes Blanches, 34270 Saint-Gely-du-Fesc (Hérault), tél. (67) 57.91.22 : analyse structurale.

Animateurs d'Alef : J. Alexandre, F. Bastide, C. et G. Combet, I. Darrault, J. Escande, M.L. Fabre, J.M. Floch, A. Gaufénic, A. Gueuret, A. et M.C. Kok, P. le Roux, H.J. Stiker.

Cotisation annuelle : 30 F. C.C.P. ALEF : La Source 33 714 75 M.

Secrétariat : pour inscription ou renseignements complémentaires, écrire à : F. Bastide, 21, rue Jussieu, 75005 PARIS, tél. 326.83.95 ou à : M.L. Fabre, 10, rue G. de Porto-Riche, 75014 PARIS, tél. 540.46.54.

Le Centre Protestant d'Etudes et de Documentatio

8, Villa du Parc Montsouris, 75014 PARIS - Tél. 589.55.79

Compte postal PARIS 1384.04 V

met à votre disposition :

SA BIBLIOTHÈQUE DE PRÊT

— 27.000 volumes, près de 300 revues et journaux.

SON BULLETIN MENSUEL

— analyse de livres, de revues, bibliographies.

SON SERVICE DE DOCUMENTATION

— dossiers — photocopie.

— recherches bibliographiques.

Spécimen et renseignements complémentaires sur demande

Moyen d'information et de documentation pour les pasteurs et les laïcs nos Eglises, le C.P.E.D. est aussi une présence protestante en France et l'étranger, et favorise les échanges théologiques et culturels.

Vous avez certainement une de ces raisons de souscrire un abonnement au BULLETIN :

1° Vous aimez lire... avec discernement : le Bulletin sera chaque mois vo conseiller de lecture. Vous pourrez en outre gérer ou conseiller votre Bibliot que de quartier, de paroisse, votre comptoir de librairie.

2° Vous êtes persuadé que la richesse intellectuelle d'un pays est fonction nombre de familles spirituelles qui y dialoguent : vous ne sauriez rester inc férent à l'effort d'information que poursuit le Bulletin auprès des protesta et des non protestants, en France et à l'étranger.

3° Vous n'ignorez pas que des ressources insuffisantes freinent beaucoup possibilité de lire ; vous voulez aider à ce que livres et documentation soi signalés et prêtés à prix modique.

4° Vous vous intéressez plus particulièrement ou professionnellement à te science, aux lettres, aux arts : en devenant collaborateur du Bulletin po votre spécialité, vous participez au mouvement d'idées de votre temps, analyses, une fois parues, étant transmises aux auteurs des livres.

5° Vous avez des amis isolés, ou malades : en leur offrant un abonneme vous leur permettez en même temps de bénéficier de notre service de prêt livres par correspondance.

Le fascicule : 8

Elle choisit quelques sujets, les étudie en s'appuyant sur la documentation la plus complète puisée dans les archives d'Europe et les bibliothèques américaines. Elle nous livre un texte vivant et pittoresque animé de citations de l'époque. Elle sait poser à l'occasion de chaque exemple étudié les problèmes intéressant les rapports entre une culture nouvelle et la société, la tradition et la nouveauté.

Les femmes huguenotes ont-elles obtenu un statut plus juste de la condition féminine ? Il semble que non.

Les fêtes organisées par des « sociétés joyeuses » ou « abbayes », la plus connue étant l'abbaye de Maugouvert, ont-elles permis de dénoncer les injustices sociales ? Oui, affirme l'auteur et il est intéressant d'y constater le rôle des groupes de jeunes ; car l'adolescent, contrairement aux théories de Ph. Ariès, occupait une place distincte et reconnue dans la société.

Dans son essai sur les rites de violence et sur la sauvagerie des luttes religieuses, dans un autre sur l'imprimé et le peuple, l'auteur pose des questions toujours très actuelles.

M. Deloche de Noyelle.

Alain Touraine. **442-80**

L'APRES SOCIALISME.

Paris, *Grasset*, 1980, 285 pages.

Cet ouvrage a déjà suscité de nombreux débats — dans « le Matin » et dans « le Monde » notamment — et il continuera sans doute d'en susciter. Il commence de façon provoquante : « Le socialisme est mort. Le mot figure partout, ...mais il est vide de sens. Sauf quand il désigne une vaste famille d'Etats autoritaires ». En fait l'auteur en a surtout à la vulgate marxiste qui imprègne la plupart des milieux de gauche français et au « Projet Socialiste » rédigé principalement par le CERES et adopté par le P.S. Selon Touraine, de même que Guizot et Thiers glorifiaient la lutte contre l'aristocratie effectuée lors de la Révolution Française pour mieux établir la domination de la bourgeoisie sur le prolétariat, les auteurs du Projet Socialiste exaltent les luttes ouvrières contre le capitalisme alors qu'ils sont, en fait, « les idéologues arrogants d'une classe dirigeante montante, en marche vers le pouvoir ». Le marxisme serait devenu, chez certains, le masque d'un projet technocratique, c'est-à-dire une idéologie au sens strict que Marx donnait à ce terme.

Nombreux sont ceux qui partageront peu ou prou ce point de vue sans pour autant adopter la conclusion d'une mort du socialisme. En effet, Touraine explique lui-même que le capitalisme, mode de développement, peut fort bien s'accommoder de différents modes de production : le capitalisme peut être marchand, industriel, programmé. On peut donc — et c'est ce qui se passe actuellement — « sortir de la société industrielle sans sortir du capitalisme ». Pourquoi serait-il alors impossible de sortir du socialisme ? S'il est mobile, le socialisme peut constituer une idéologie de résistance au capitalisme aussi longtemps que ce dernier n'est pas mort.

J. Baubérot.

Alain TOURAINE. 443-8
(Sous la direction d')
LA PROPHETIE ANTI-NUCLEAIRE.
Paris, *Le Seuil,* 1980, 374 pages.

Etudiant les nouveaux mouvements sociaux qui manifestent l'émergen d'un nouveau type de société, la « société programmée », A. Touraine son équipe se devaient de s'intéresser aux luttes anti-nucléaires. Ils l'o fait selon une méthode qu'ils expliquent en annexe de l'ouvrage : « l'inte vention sociologique ». Son intérêt est de faire du chercheur un partenai à part entière de l'acteur social. Son danger serait que l'analyse sociologiq universitaire s'investisse de normativité face à la sociologie sauvage des m litants.

Quoiqu'il en soit le compte rendu de l'enquête menée et des déba qui ont eu lieu est passionnant à lire. Il montre de façon tout à fait gnificative les positions des différentes tendances du mouvement anti-n cléaire, mais aussi de ses adversaires les plus résolus « scientifiques rati nalistes et laïques », « politiques ou syndicalistes de gauche attachés à croyance en la puissance libératrice du développement des forces de pr duction ». La lutte anti-nucléaire est analysée par les auteurs comme u prophétie — au sens donné à ce terme par Max Weber dans son analy classique d'Economie et Société. Elément nouveau, ce combat ne rassemb plus un groupe social empiriquement définissable (comme l'était, en gro le mouvement ouvrier) mais des populations localement concernées et d intellectuels. Cela, peut-être parce que le nucléaire, à la différence de l'usi classique, ne met pas seulement en jeu l'exploitation d'une classe mais survie de l'espèce humaine.

J. BAUBÉROT.

Marc AUGÉ. 444-
POUVOIRS DE VIE, POUVOIRS DE MORT. Introduction à une anthr pologie de la répression.
Paris, *Flammarion,* Coll. « Science », 1977, 222 pages.

L'A. dénonce un usage de l'ethnologie qui lui semble répandu actu lement. Se basant sur « des matériaux tronqués, faussés ou douteux » c « méta-anthropologues » (parmi eux Deleuze, Baudrillard, Clastres etc) ét blissent une opposition radicale entre des sociétés primitives sans Etat les sociétés étatiques dont la nôtre qu'ils jugent particulièrement répressi et décadente. Or selon M.A., malgré des différences évidentes, on consta une grande homologie entre elles. Toutes les sociétés sont répressives. n'y a pas de société sans pouvoir, ni de pouvoir sans idéologie. Les domin vivent dans l'idéologie des dominants, même s'ils protestent. « Chaque i dividu vit son histoire avec celle des autres et meurt seul » (p. 212). L' défend sa thèse en 3 moments : 1° Etude de cette « méta-anthropologie du jour », 2° Description des principales figures de « l'idéo-logique lign gère » (en Afrique par ex.) et au-delà analyse structurale de l'idéo-logiq

en général, 3° Examen des discours idéologiques de la société de consommation.

Ces prises de position et ces critiques donnent à réfléchir, mais elles pourront susciter de vives réserves chez certains lecteurs.

S. THOLLON.

M. ANIMAT, M.-F. DESCHAMPS et F. DREVON. **445-80**

LES JURES.

Paris, *P.U.F.*, « Que sais-je ? », 1980, 128 pages.

Trois personnes qui ont été jurés aux Assises ont écrit ce petit opuscule utile à ceux qui pourraient l'être. A partir de 1980, les jurés sont tirés au sort sur les listes électorales, mais possibilité est donnée au maire de présenter des observations sur les personnes désignées, avant l'établissement de la liste définitive... La participation des jurés dans les procès criminels est assez généralisée en Europe, avec une responsabilité inégale. Les protagonistes du procès d'Assises sont présentés : l'accusé, la Cour, les jurés, le secrétaire-greffier, le Ministère Public, éventuellement la Partie Civile, la Défense, les témoins, l'enquêteur de personnalité, les experts. Le juré néophyte est souvent déconcerté ; les auteurs lui recommandent une grande attention, de prendre des notes écrites, de demander à bon escient des suspensions de séances, où jurés et magistrats peuvent échanger et affiner leur réflexion. Le déroulement de l'enquête est décrit clairement, ainsi que le procès, et les problèmes qui se posent au juré au moment de la délibération et du vote. C'est un petit livre précis et intéressant.

M.-J. LAFORE.

Michelle PERROT. **446-80**

L'IMPOSSIBLE PRISON. Recherches sur le système pénitentiaire au XIXe siècle.

Paris, *Le Seuil,* Coll. « L'univers historique », 1980, 320 pages.

Enfin des historiens de qualité pour nous documenter sur l' « univers carcéral » (prélude à l'univers concentrationnaire) du XIXe siècle en France. Il existait bien des études éparses, présentées par des victimes ou des témoins — à qui l'on doit beaucoup ! — mais dont les travaux manquaient souvent de rigueur historique. Cette fois c'est tout le contraire.

L'ouvrage est inauguré et conclu par un utile débat avec Michel Foucault dont le « Surveiller et punir » (paru en 1975) contraint nombre d'historiens à reprendre l'investigation à frais nouveaux de ce qu'ont été les prisons et les bagnes au cours du siècle passé. Tous ceux qui estiment décisif l'apport de Foucault trouveront là une utile progression de la recherche du philosophe, face aux interpellations et aux apports des historiens.

L'essentiel de l'ouvrage consiste en sept contributions rassemblées par M. Perrot, Professeur d'histoire à l'Université de Jussieu : C. Duprat révèle

ce qu'a été en 1819 la prison voulue par les philanthropes et « l'horre du séjour des prisons du royaume » ; J.-J. Darmon analyse les comptes rend trimestriels adressés par les présidents d'assises de 1821 à 1870 qui « sonde la plaie si vive des prisons » ; N. Castan étudie « Délinquance traditionnel et répression critique à la fin de l'ancien régime dans les pays de lang d'oc » ; A. Zysberg (le spécialiste des galères !) examine les « politiques c bagne de 1820 à 1850 » où il apparaît que « la déportation des forçats da cette Sibérie équatoriale (la Guyane) signifiait la liquidation physique d condamnés aux travaux forcés » ; J. Valette produit des statistiques précis sur le bagne de Rochefort de 1815 à 1852 ; J. Lebrun décrit l'enfer c la très religieuse « colonie pénitentiaire de la Trappe » de 1854 à 1880 (c l'on trouve un chapitre sur « le monastère, institution totalitaire ») ; et enf M. Perrot « tente de répondre historiquement à la grande réflexion conter poraine sur les minorités, la répression, le pouvoir « en examinant les r lations en 1848 entre « Révolution et prison ».

Ce livre permet de comprendre de quelle société est issu notre sièc et quelles menaces normalisatrices pèsent sur lui. Il sera aussi utile a citoyen et au croyant qu'aux « spécialistes » du monde carcéral.

R. PARMENTIER.

Roger KNOBELSPIESS. **447-8**

Q.H.S. Quartier de Haute Sécurité.

Préface de M. Foucault.

Paris, *Stock,* Coll. « Lutter/Stock 2 », 1980, 246 pages.

Un document exceptionnel sur les Quartiers de Haute Sécurité écr par un détenu qui a passé plus de douze ans en prison et plusieurs anné en Q.H.S., un document *accablant,* dans tous les sens de ce mot. Un liv que devraient méditer tous ceux qui « rendent » la justice, tous les travai leurs sociaux et les hommes politiques, tous les citoyens responsables q veulent savoir *comment* sont détruits *en notre nom* des hommes « coup bles » et des hommes innocents. Une pièce fondamentale du dispositif c Peyrefitte appellé à tort « sécurité et liberté ». Il faut savoir ce qu'est l'i ternement absolu qui vise à briser les uns et à faire pression sur les autr détenus. Ce n'est pas seulement un *document* présentant dans tous ses a pects ces dispositions barbares, c'est le *témoignage personnel* d'un homm qui a lutté et lutte contre cette entreprise de déshumanisation. Et cela n se passe pas dans une prison allemande ou dans un goulag, mais à que ques kilomètres de chez vous.

La préface une fois de plus lucide et courageuse de Michel Foucault « Le jour où la peine de mort sera abolie ou tombée en désuétude, on au avec le Q.H.S. ce qui permet de la remplacer au plus juste : l'enfermeme indéfini et complet. On laisse vivre mais dans un temps sans limite et da un lieu dont on ne sort pas... La mort qu'on n'élimine pas si facileme sera toujours là : mais ce sera celle que le détenu s'inflige à lui-même ».

J'ajoute : avec la complicité de beaucoup.

R. RAYNAUDE-COUTILLAT.

448-80

LA FORMATION DANS LES PRISONS. Collectif animé par J.-G. Meilhac, l'Association Nationale pour le Développement de l'Education Permanente (A.D.E.P.).

Paris, 1980, 204 pages.

Le sujet de cet ouvrage dépasse largement ce qu'annonce son titre. Dans un domaine où les études publiées sont rares, anciennes ou trop spécialisées on a là une excellente présentation du monde carcéral. Qu'on en juge ; La première partie contient des exposés sur les réformes pénitentiaires en France (1789-1875-1945-1975), sur les différents établissements et la vie quotidienne des détenus, les aspects statistiques et qualitatifs de la population pénale, la formation du personnel pénitentiaire.

Une deuxième partie décrit quelques actions de formation en prison, entreprises originales et indispensables (Aix-Marseille, Amiens, Douai, Orléans, Poissy) et un excellent chapitre de Jean Ochsenbein sur « délinquance et formation des travailleurs immigrés ».

La troisième partie contient des témoignages et positions de responsables de l'administration (proches de l'auto-satisfaction) et de responsables syndicaux, parfois conformistes, mais qui n'ont pas la partie facile.

Un livre prudent, « officiel » certes mais bien documenté et indispensable à qui se veut concerné par le monde carcéral.

R. RAYNAUDE-COUTILLAT.

Sabine PAUGAM. 449-80

VOUS LE CROIREZ COUPABLE.

Paris, *Trévise,* 1980, 256 pages.

Sous ce titre assez maladroit, nous avons un premier roman, pavé de bonnes intentions, où la part autobiographique co-existe avec un certain liment sans faire de tort à la partie fort romanesque de l'intrigue.

Mais les intentions sont fermes, la prise de position d'une sincérité incontestable. Il s'agit de dénoncer l'ensemble de notre justice. Les temps forts de l'ouvrage, par exemple p. 81, coïncident avec des critiques précises et documentées. Tout y passe : Magistrature, Barreau, Système Pénitentiaire, Rapports du Judiciaire et de l'Exécutif, Collusions avec le Milieu, dérapages des Experts, Magouilles, etc...

Le thème n'est pas spécialement original, comme on voit, et l'écriture n'a guère de mérites. Cependant l'œuvre prend un intérêt à la fin, lors du procès en assises. On a là des choses vues, avec lucidité et pénétration. D'une certaine manière l'indignation de Laure, la jeune avocate, sa profonde désillusion, sa tentative de suicide, peuvent se ramener au schéma du roman de formation où la jeune Laure échoue à prendre la mesure des choses, des institutions et des gens, et de s'en accomoder. De plus, les nombreuses réfé-

rences à l'actualité récente, explicites ou implicites, constituent un attr
évident, car l'auteur ne s'est pas caché d'avoir voulu écrire un roman
clé.

M.-N. PETERS.

Critique littéraire - Chroniques, récits, roman

Antoine COMPAGNON. 450-
NOUS MICHEL DE MONTAIGNE.
Paris, *Le Seuil*, 1980, 238 pages.

En 1580, il y a 4 siècles, parut la première édition des « Essais » Montaigne, lus, ruminés, commentés depuis lors. C'est pourtant un trav original et nouveau que ce livre d'A. Compagnon.

L'A. part de deux phrases de Montaigne :« Je n'ai point de nom c soit assez mien » et — plus tardivement — : « Les autheurs communiquent peuple par quelque marque particulière et estrangère ; moy, le premier, p mon estre universel, comme Michel de Montaigne, non comme grammairi ou poète, ou jurisconsulte » ; comme un individu porteur de « la forme e tière de l'humaine condition ». Façon très actuelle de poser le problème Montaigne sur un plan linguistique et logique et d'utiliser une érudition t maîtrisée pour déployer le nominalisme exacerbé de M., ce scepticis vertigineux qu'équilibrait le fidéisme dans l'Apologie de R. Sebond.

Mais après avoir montré que sur cette « branloire pérenne » qu'est monde nul vocable n'a de prise, M. rencontre un nom qu'il ne peut ni veut récuser, celui du père qui bâtit la maison et engendre la descendan relation que Michel, fils de Pierre, éprouve dans sa conscience et dans chair que laboure la « maladie pierreuse » héritée du père, qui la tenait l'aïeul. Mais Michel ne s'est guère soucié du patrimoine et n'a point engend de fils : son œuvre se substitue à la descendance charnelle et ces « Essai longuement tissés avec la vie même de M. lui ont donné cette réalité cons tante et durable qu'il avait plus tôt refusée à l'individu : « Je n'ay pas pl faict mon livre que mon livre ne m'a faict. »

Il ne s'agit pas d'une glose mais d'une sorte d'essai sur les Essais do la qualité est tout à fait remarquable et donne bien de joies au lecteur.

Fr. BURGELIN.

Gérard DELEDALLE. 451-
THEORIE ET PRATIQUE DU SIGNE. Introduction à la sémiotique Ch. Peirce.
Paris, *Payot*, Coll. « Langages et Sociétés », 1979, 216 pages.

Si la philosophie de Peirce n'est pas inconnue en France, il n'en pas de même de ses écrits sémiotiques, publiés seulement après sa mo

n 1931, sous une forme peu accessible que l'A a déchiffrée et systématisée ans cet ouvrage important pour tous ceux qui s'intéressent à la sémiotique.

Les sémioticiens français dans l'ensemble sont saussuriens, alors que, elon G.D., s'inspirer de P. aurait été plus fécond, ce qu'il montre déjà n les comparant. La linguistique de « de Saussure » s'est développée dans contexte de la psychologie associationniste, par suite, toutes ses analyses ont dichotomiques (signifiant/signifié ; langue/parole etc). Au contraire P. appuie sur une logique des relations, il dénonce le psychologisme et affirme nature sociale du signe, mais surtout il le conçoit comme une relation iadique de 3 sous-signes : le representamen, l'objet et l'interprétant. Ce ernier, l'élément actif, est lui-même un signe qui permet d'attribuer le signe résenté (représentamen) à l'objet qu'il re-présente. En outre il y a 3 tricho-omies fondamentales, d'où 9 types de sous-signes (Cf tableau p. 25) : la riméité, catégorie de l'immédiateté perceptive, la secondéité, celle de l'exis-ence individuelle, la tiercéité ou pensée médiatrice. Ces catégories phéno-ménologiques ont une origine mathématique et kantienne. Dans la partie héorique de son étude, G.D. prolongeant P, construit un modèle en systé-matisant et en donnant une expression numérique et graphique à ces notions. ecture ardue, malgré un vocabulaire très utile pour comprendre les multi-les néologismes de P. L'A. propose ensuite des applications : classification e divers signes ou systèmes de signes (slogans, affiches, signalisation rou-ère), l'analyse d'un portrait (la Joconde) et d'un texte (« Signe d'Apolli-aire »).

On voit donc la complexité et les difficultés de cette sémiotique dialec-que, plurielle et ouverte. Sa base est logico-mathématique, pourtant elle st inséparable de l'ensemble de la philosophie de cet auteur. Wittgenstein ui a emprunté sa théorie des jeux de langage. Parmi les contemporains, akobson, R. Barthes, Derrida, J. Kristeva utilisent certains de ses concepts u les approuvent.

S. Thollon.

---

acques Laurent. **452-80**

OMAN DU ROMAN.

aris, *Gallimard*, 1980, 222 pages.

Son titre convient à ce livre alerte et plaisant où J. Laurent raconte omment on devient — comment il devint — romancier et pourquoi à notre poque moderne, le roman envahit les lettres et prend les formes et la iffusion que nous lui connaissons. L'auteur débuta à sept ans en écrivant s aventures merveilleuses du Duc des Belles Heures ; il évoque les émois, s rêveries, et aussi les apprentissages (les dictées !, les lectures) qui lui ont ppris comment la prose peut (par ses métaphores) tramer « la neutre et ecrète poésie du roman », traquer le trouble intérieur, s'épanouir avec un eureux équilibre de la langue commune lors d'une mise en doute des va-eurs et des règles collectives. L'origine du roman en occident n'est pas épopée mais le conte, celui de l'Antiquité grecque ; il s'implante en France partir de la Princesse de Clèves. Suit une perspective sur les romans u'inspirent une expérience de lecteur qui cherche son plaisir et ne boude

pas à le trouver chez Alexandre Dumas, et d'auteur rendu perspicace p son savoir-faire, d'où mainte notation aiguë, dans un style impressionnis Car le propre du roman, c'est de n'avoir point de règle, quiconque préte en imposer énonce tout bonnement ce qui l'arrange, lui. Les victimes, sont les théoriciens et singulièrement les professeurs, ceux qui prônent « nouveau roman ».

Fr. BURGELIN.

Marco POLO. **453-**

LE DEVISEMENT DU MONDE. Le livre des merveilles. 2 Tomes.

Texte intégral établi par A.-C. Moule et P. Pelliot.

Paris, *Maspéro,* Coll. « La découverte », 1980, 2 tomes, 560 pages.

Récit de deux voyages en Chine, par terre à l'aller et au retour, sa au retour du second, par mer ; le premier par le père et l'oncle de Mar Polo, commerçants vénitiens, de 1254 à 1269, le second par les mêmes pl le jeune Marco, de 1272 à 1295. C'est ce dernier qui a dicté, alors âgé 44 ou 45 ans, ses propres mémoires et ceux de ses père et oncle à un co-déte dans une prison gènoise en 1298 ou 1299, donc avec un très grand rec C'est dire que son récit est simplifié, parfois stéréotypé, que quelquef sa mémoire le trahit ou qu'il relate des événements auxquels il n'a pas p part, ou même qu'il affabule parfois. Néanmoins l'essentiel de ce qu'il avan est confirmé, d'après l'annotateur, par les connaissances historiques actuell

Ce qui frappe le plus dans le Devisement du Monde, c'est d'abo l'esprit d'entreprise, l'endurance, le sens diplomatique et l'intelligence d Polo. Ils ont réussi à franchir tous les obstacles semés sur leur route p la nature et par les tribus rencontrées, de langues et d'obédiences divers Sont frappantes aussi l'absence totale de xénophobie et la tolérance religieu de ces peuples divers, mélanges le plus souvent de tartares (monothéistes), boudhistes (ou idolâtres), de mahométans et de chrétiens nestoriens, to admis à part entière. Le Grand Khan, Kubilaï, qui régnait alors sur majeure partie de l'Asie, petit fils de Gengis Khan, chargea les Polo de m sions de confiance ; au retour de leur premier voyage, ils étaient charg notamment de ramener à Pékin une centaine de théologiens chrétiens po instruire Kubilaï et son entourage sur le christianisme. Diverses circonstanc les empêchèrent de remplir cette mission. A noter enfin qu'il existait moment de ces voyages, dans la grande majorité des états chinois, u monnaie fiduciaire gagée sur les trésors du Grand Khan. Existaient éga ment des stocks importants de riz et de blé pour prévenir, dans une certai mesure, les pénuries de denrées alimentaires dans tel ou tel état, de mêr que les variations trop importantes des prix de ces denrées.

Ce qu'on gardera en mémoire le plus aisément sont les 66 premièr pages du tome I : une préface intéressante du présentateur et une introducti par Marco Polo lui-même.

J. WALCH.

'vonne KAPP. 454-80

LEANOR, CHRONIQUE FAMILIALE DES MARX.

aris, *Editions Sociales*, 1980, 370 pages.

Le titre de l'ouvrage correspond très exactement au contenu : à travers s 28 premières années d'Eléanor, 6e enfant et 4e fille de Jenny et Karl Marx 'auteur promet une suite), c'est la vie familiale, quotidienne, et londonienne u philosophe allemand qui nous est contée. A mi-chemin entre le fait divers t la chronique sociale, l'ouvrage se lit, bien sûr, comme un roman, au bout uquel on se dit que le grand homme n'avait rien du penseur en chambre, ue les problèmes de fin de mois et la quasi misère, il connaissait, malgré amitié généreuse d'Engels ; que sa femme n'était pas n'importe qui et que ı petite Eléanor avait de qui tenir ! elle qui a joué un rôle non négligeable ans le mouvement ouvrier britannique. Pour ceux qui sont découragés par ı dimension des œuvres complètes de Marx mais souhaiteraient en savoir lus sur lui que ce que racontent ses détracteurs incultes ou ses admirateurs mpoulés, je conseille la lecture de ces 300 pages. On y découvre le combat e toute une famille, d'origine bourgeoise, pour plus de justice sociale et e respect des individus.

Cl. MARQUET.

Iircea ELIADE : Mémoire I (1907-1937). 455-80

ES PROMESSES DE L'EQUINOXE. Trad. du Roumain.

aris, *Gallimard*, Coll. Du Monde Entier, 1980, 455 pages.

Michel Serres le disait de Zola et de Jules Verne : le terrain scientifique 'est pas seulement là où il s'annonce comme tel. Et voici Mircea Eliade, istorien des religions de l'Université de Chicago, écrivant « Mémoire ». Une ıémoire qui retrace les circonstances et la chronologie de son œuvre scien-fique mais aussi l'écriture, menée de pair, d'un nombre considérable de omans, d'articles, de nouvelles. « Mémoire » est au singulier, comme si I.E. ne concevait pas de coupures dans la profusion de ses expériences cientifiques imaginaires, sentimentales. De fait, rien dans ce livre n'est necdotique, tout s'écrit en vue d'un sens toujours en train de se manifester. I. Eliade se révèle ainsi comme un homme qui vit avec enthousiasme le ontinuum d'une exigence scientifique tout en résistant à des déceptions ou es dépressions dûes le plus souvent à des contradictions d'ordre sentimental u affectif ou encore à des quiproquos consécutifs à son activité littéraire u critique.

Dans son « Traité d'Histoire des Religions » il écrivait en 1940 : « Si on se propose l'étude comparative des religions, plusieurs existences se-ient insuffisantes à atteindre le but proposé. Or ce qui nous intéresse c'est stement cette étude comparative ». Plusieurs existences, M.E. s'est imposé ès tôt à les vivre conjointement. Entraîné à ne dormir que quatre heures ar nuit, il écrivait avec une véritable frénésie. Lecteur infatigable il ne t cependant jamais un rat de bibliothèque : durant toute sa jeunesse il mena ne vie très mouvementée tant sur le plan sentimental que sur le plan uni-

versitaire. Son non-conformisme lui valut les critiques habituelles de ce qui sont épris de l'esprit de sérieux. Son œuvre littéraire lui valut mêm tout comme Flaubert, un procès pour pornographie ! Procès qu'il gag soutenu qu'il était par son propre doyen, ses étudiants et une foule d'am Mais il va sans dire que dans nos sociétés où règne un certain ordre soc et dans nos universités d'Europe où chacun est poussé à s'enfermer da le ghetto de sa spécialité et dans les préoccupations du carriérisme, il n' pas toujours aisé de mener un projet qui ne soit en même temps renon ment à certains aspects de l'existence ; autrement dit, un projet qui fer renoncer à cela même qui fait partie des données de l'expérience et de découverte : la vie.

Ce qui nous est présenté là est plus qu'une autobiographie, plus c des « Confessions ». C'est un essai épistémologique : comment un hom parvient au savoir et à la production d'une œuvre considérable malgré multiples chevaux de frise que constituent la tradition familiale, le conf misme social, les habitudes universitaires, les règles logiques de non-cont diction, les préjugés et enfin l'approche redoutable d' « un temps où l'on sera plus libre d'agir à sa guise ». Que la hâte du temps présent nous ga de négliger la relecture du grand roman de science, de fête et de sympat que constitue l'œuvre de Mircea Eliade. Peut-être trouverons-nous alo après « Mémoire », le ton qui convient pour l'entendre, même s'il faut peu sacrifier à la lumière bleue de nos nuits.

S. GUILMIN.

Philippe ARIES. **456**

UN HISTORIEN DU DIMANCHE.

Paris, *Le Seuil,* 1980, 222 pages.

Une biographie-interview pas tout à fait comme les autres puisque récit se développe à la première personne sans dialogue, sauf dans le dern chapitre. Famille pyrénéenne avec un long séjour à la Martinique, tra tions royaliste et catholique. Avant guerre, études universitaires jusqu'à préparation de l'agrégation d'histoire, action militante dans le milieu d'é diants Action Française. Pendant l'occupation, participe à l'école des cad de Vichy, puis à l'institut français d'assistance aux pays non dévelop Après la libération, triple activité : journalistique avec « Paroles française puis « Nation française » dans la ligne de P. Boutang ; professionnelle, da différents organismes de l'U.N.E.S.C.O., enfin, recherches historiques a la publication de divers travaux sur la famille, la vie et la mort sous l'Anc Régime, depuis « Les traditions sociales dans les pays de France » en 19 jusqu'à « L'homme devant la mort » 1977. Il prépare et participe ainsi mouvement des nouveaux historiens.

Cette recherche des origines correspond à sa seule conviction profond le rejet de la table rase (le hiatus), qui nie la nécessité de la continu laquelle n'exclue pas l'évolution. En ce sens il s'affirme réactionnaire en situant hors des clivages politiques habituels.

Au nom de la continuité il s'oppose aux « progressistes » technicie

ulturels ou religieux ; au nom de l'évolution nécessaire il condamne la nouvelle Action Française et les intégristes. Un peu Maurasien, un peu soixante-huitard, il reconnaît ses contradictions avec bonne humeur sans cacher l'inconfort de sa position en attente d'un futur qui se cherche.

S. LEBESGUE.

---

hen Jo-Hsi. **457-80**

E PREFET YIN et autres histoires de la révolution culturelle, trad. par S. Leys.

aris, *Denoël,* 1980, 274 pages.

Née à Taïwan en 1938, Chen Jo-Hsi, après des études et des années ux Etats-Unis, s'installe volontairement avec son mari et ses enfants en 966 en Chine communiste pour prendre sa part à la construction du socialisme. Sept ans plus tard, — sept ans, la durée d'un mariage d'amour, vant la séparation — elle quittera le pays pour aller vivre à Vancouver.

Livre à lire, très facile, trop même, car le lecteur risque, pris par cette acilité, de ne pas s'attarder assez sur le contenu. Ces six nouvelles sont eprésentées par les innombrables détails qu'elles donnent au lecteur occidental, victime plus ou moins consciente de la maolâtrie passée, puis de l'iconolastie actuelle, sur la vie quotidienne, sur le climat social et politique de Chine durant cette période et par la nécessité de tout lire si l'on veut informer au mieux sur cet extraordinaire moment. Par contre, Simon Leys, raducteur utilise parfois d'étranges tournures, par ex : la révo. cult. « n'a ratiquement résulté en aucune œuvre littéraire officielle ». Quant à l'importance de l'œuvre de Chen Jo-Hsi, elle me paraît relever d'une publicité xcessive : « dans la grande tradition de Orwell et de Soljenitsyne », préface éblouissante » etc.

R.M. CHARRONNEAU.

'ladimir VOLKOFF. **458-80**

ES HUMEURS DE LA MER. OLOUVAI.

aris, *Julliard,* Coll. « L'Age d'Homme », 1980, 464 pages.

Avant de la jouer devant leurs collègues, un groupe d'universitaires franais invitent les plus qualifiés à donner leur avis sur cette pièce inédite Olouvaï ». Tout le chapitre XIII de la 2ᵉ partie du roman de Volkoff est ne inénarrable mise en boîte de la critique littéraire contemporaine. En articulier, l'échantillonnage des « thèmes » par le plus solennel des pédants, urait bien pu intimider le modeste recenseur du C.P.E.D. qui a pourtant audace de déclarer avoir aimé le roman énigmatique et brillant, première artie d'une tétralogie placée expressément sous le patronage du « Quatuor 'Alexandrie ».

Essentiellement, ce premier volume est l'histoire de la mise sur pieds e cette pièce, quelque part aux Etats-Unis, dans un état du Sud non précisé.

Olduvaï est le nom d'une vallée perdue en Afrique noire où on aur retrouvé le plus ancien squelette humain, à ce jour, — un enfant de dou ans. D'où deux conséquences 1°) L'origine de l'Homme ne serait pas sén tique mais noire. 2°) La violence est aussi ancienne que le plus ancien c hommes, puisqu'on a retrouvé le crâne de ce lointain ancêtre fracassé p une masse pesante.

A partir de là, tout un pan du roman s'éclaire. Meurtres, meurtr Meurtres archétype de Caïn ; exterminations de l'A.T. ; génocides des tem modernes, conquête de l'Amérique, Holocauste ; problème juif, problè noir.

Mais il ne faudrait pas imaginer une construction linéaire. La structu du roman a quelque chose d'organique, de foisonnant ; on est projeté da toutes les directions, mais toujours tenu ferme par la main du maître. I brications, composition en abîme, et même au second degré ; le lecteur, rachuté dans le début du livre, en même temps qu'Arnim, le héros princip ne commence à s'y retrouver un peu, tout comme lui, qu'au bout de 2 pages environ.

Arnim appartient au groupe étroit des héros dont l'auteur est amc reux. Il est charmant, très jeune, vulnérable, avec de belles fusées d'insolen Il est venu là à la Quête du Père. Mais il trouve aussi un double ténébre Henri Debeaujeux, le Noir Africain. Nous devinons qu'il sera appelé à paraître par la suite.

Du reste, chaque personnage ou presque, est enveloppé de mystè il y a même deux agents secrets, assez méchants, on ne sait d'où venus, c terrorisent Arnim, on ne sait vraiment pourquoi. Notons aussi l'étonn Blok.

« Olduvaï » n'est pas si « écrit » que le « Retournement ». En revan Volkoff a donné tous ses soins à la pièce composée en pentamètres iam ques ; mais parmi des beautés certaines, (surtout au 2e acte) on a l'impressi qu'il s'est amusé à quelques pastiches, voire à quelques parodies.

Cependant, à l'occasion de la pièce, on a une réflexion très riche le théâtre, les conditions matérielles du jeu, les relations des acteurs a leur personnage et leurs camarades.

Loin de satisfaire nos curiosités, la fin du livre relance notre imaginati dans des directions inattendues, éclatement d'énigmes.

M.N. Peters.

Forrest Carter. 459
PETIT ARBRE.
Paris, *Stock,* 1980, 304 pages.

Orphelin à 5 ans, Petit Arbre, jeune indien Cherokee, est élevé par grands-parents dans les montagnes du Tennessee. Son grand-père est analp bète, mais lui apprend le cycle des saisons, le langage des bêtes et des plan l'introduit dans la connaissance et la communion de la nature, lui enseig le respect de la vie (on ne tue que pour se nourrir) et une profonde sage

ımaine. Sa grand-mère lui apprend à lire et à « enregistrer » cinq mots ɒuveaux par semaine. Grâce à elle, et à la bibliothèque du village, il connaît ıakespeare, Byron, Shelley... Quelques amis les entourent. Et l'enfant se veloppe, heureux, courant les bois avec son grand-père et les chiens, et dant à fabriquer clandestinement le whisky qui leur fournit leurs ressours. Mais l'Administration veille, et vient retirer l'enfant pour le placer dans ı orphelinat où il est marginalisé, incompris et maltraité.

Jusqu'au jour où il pourra revenir auprès de ses grands-parents. Lorsı'ils mourront, ce sera la fin de son enfance : Petit Arbre partira à la cherche d'autres Cherokee, chassés autrefois de leurs terres ancestrales par ; Américains : plus d'un tiers mourut au cours de cet exil forcé.

Le récit fourmille d'anecdotes qui nous font mieux connaître la pensée les mœurs indiennes. L'auteur, lui-même indien Cherokee, a sans doute ıisé dans ses souvenirs d'enfance. Un livre où l'émotion et l'humour se ignent pour notre plus grand plaisir.

D. Appia.

---

aniel Boulanger. **460-80**

A DAME DE CŒUR.

ıris, *Gallimard*, 1979, 166 pages.

Marthe vit dans la roulotte d'une cartomancienne qui, en mourant, lui laissé ses secrets. Elle y reçoit les clients les plus variés, y entretient les lations les plus pittoresques avec les habitants d'un quartier dont elle est ime.

Avec son amant Marcel, les rencontres sont épisodiques, passionnées tumultueuses. Tous deux, finalement, décident de partir sur les routes 'ec leur roulotte : « Nous nous sommes fait du théâtre ! — Plains-toi ! ditle. Nous avons caressé notre plus profond désir : nous sommes sortis du mps ».

Ce récit mené avec vivacité et esprit vaut par un style brillant et iginal. L'auteur a écrit de nombreux scénarios de film et nous imaginerions ɔlontiers la « dame de cœur » au cinéma.

M. Deloche de Noyelle.

---

ed Rossier. **461-80**

N DOMAINE RESERVE.

ıris, *Ed. France-Empire*, 1979, 243 pages.

L'A. nous introduit dans la complexité des mœurs paysannes d'un grand ɔmaine de la Beauce.

Agnès Pardieu, veuve de guerre, règne sur la ferme de son mari défunt « par une déviation stupéfiante de l'instinct maternel », elle vouera à son s posthume une hostilité obscure et tenace car « elle se le représentait

comme un intrus qui occuperait injustement la place unique de l'être ‹
lui avait été enlevé. »

Quant à Philippe, virtuellement dépossédé en faveur de son frère ca
né d'un second mariage, mis à l'écart de la vie de ce domaine dont il
l'unique héritier, objet d'un impardonnable ostracisme, il ne discernera q
progressivement les perfides machinations qui doivent le priver de la jou
sance de son bien. Un désastre écologique donnera le coup de grâce
domaine « préservé ».

Le style si limpide colle à la réalité : le drame silencieux demeure so
jacent à la vie laborieuse et uniforme des personnages. Aucune violer
extérieure ne risque de le révéler. Il se joue en profondeur entre cette m
et ce fils qui s'affrontent, si proches l'un et l'autre par le sang qu'aucu
explication ne s'avèrera nécessaire lorsque la tortueuse vengeance materne
se sera accomplie. Dans un élan unique de sincérité elle le rejoindra une se
et dernière fois : « tu sais, conclut-elle, au fond, tu es le seul à m'av
jamais comprise. »

I. OLIVIER.

Fred ROSSIER. **462**

COMPTE A REBOURS.

Paris, *Ed. France-Empire*, 1980, 169 pages.

Une semaine où se résolvent en événements inattendus et terribles (d
gue, suicide...) les relations détraquées en profondeur dans une famille, mê
si, en apparence, tout était normal. In extremis, les parents et le frère aî
au milieu de leurs malheurs, voient enfin la lumière qui luit dans les ye
de leur fille infirme, une catholique fervente : l'amour pourra-t-il reprenc
vie dans cette famille ?

Un livre facile à lire, mais non passionnant, d'un homme pour qui l'esp
existe.

A. RICHARD.

P. SOGNO. **463**

LA DERNIERE PITIE.

Paris, *Flammarion*, 1980, 206 pages.

Une femme qui fut belle, cultivée, intelligente devient gâteuse à la
de sa vie. Le narrateur, son fils, raconte avec tendresse, quelquefois av
humour, toujours avec un réalisme cruel, le long voyage parcouru du cabi
du docteur au « mouroir » où les siens sont obligés de la mettre.

Ecrit avec beaucoup de talent, ce roman nous fait réfléchir à la
et à la mort qu'il nous faudra un jour affronter.

M. BIEAU.

A travers les Revues...

reçues en août-septembre 1980

REVUES PROTESTANTES DE LANGUE FRANÇAISE

ACTES, 2, *n° 29.* — Dr O. SMITH : Le réveil qu'il nous faut.

AIMER ET SERVIR, *3e trim.* — Dr R. BRECHET : Animisme, sorcellerie et médecine scientifique.

BULLETIN DU CENTRE PROTESTANT D'ETUDES, *n° 4-5.* — J. FORNEY, O. GUISAN, JC. COURVOISIER etc. : Energie et crise de civilisation. — *N° 6.* — D. BANON : Babel ou l'idolâtrie embusquée.

BULLETIN D'INFORMATION — F.I.C., *n° 5.* — F. QUÉRÉ : Le dialogue des générations. — M. CORRIGER : Genèse, évolution et influence de l'affectivité dans les relations sociales.

CAHIERS DE LA RECONCILIATION, *n° 7-8.* — N° sur : Larzac. Quelle non-violence ? Des articles de : F. ROUX, H. OTT etc.

CAHIERS PROTESTANTS (LES), *n° 4.* — N° sur : Comprendre la mort du Christ. Des articles de : Ch. A. SCHILD, J. ZUMSTEIN, E. DUBUIS.

CHRISTIANISME AU XXe SIECLE, *n° 31.* — G. LAGNY : Partage eucharistique avec les catholiques. — A.G. MARTIN : Pluralisme et trinité. — *N° 32.* — E.M. BRAEKMAN : Belgique, 150 ans d'évangélisation. — A.G. MARTIN : La chrétienté et la Bible. — *N° 33.* — H. BLOCHER : Motivations apostoliques — 2 Cor. 5 : 11-15. — A.G. MARTIN : Le travail. — *N° 34.* — P. PLET : Les protestants français en 1980. Enquête I.F.O.P. — *N° 35.* — D. PATON : Les enfants au milieu de nous. — *N° 36.* — Dossier : Arménie. — H.L. DE BIEVILLE : Médecins catholiques et problèmes éthiques.

ETUDES THEOLOGIQUES ET RELIGIEUSES, *n° 3.* — B. REYMOND : Le Christ de la « Process Theology ». — G. CASALIS : La foi et ses expressions. — Autour de René Girard. — R. HUVET, M.F. LACAN, P. LEHNEBACH : Mémoire et sacrifice.

FOI EDUCATION, *n° 31.* — O. REBOUL : Qu'est-ce qu'une idéologie. — A.M. GOGUEL : Ecole et idéologie.

FRATERNITE EVANGELIQUE, *n° 9-10.* — J.N. PERES, M. LODS, M. VIOT : Ministère pastoral et les ministères. — M. VIOT : Question de ministère de la Parole et des Sacrements.

ICHTHUS, *n° 93.* — G. ARNERA : Le corps et les vautours. — E. NICOLE : Psaume 131.

INFORMATION EVANGELISATION, *n° 2-3.* — N° sur : Le Synode national de Dijon. 2-4 mai 1980.

JOURNAL DES MISSIONS EVANGELIQUES, *n° 2.* — R. MULLER : Djibouti 1980. — M. PONT : Que ton règne vienne : la Conférence de Melbourne. — Déclaration des quatre Eglises chrétiennes de Madagascar.

MESSAGER EVANGELIQUE (Belgique), *n° 277.* — J.L. WRINCQ : L'église catholique romaine post-conciliaire face à l'évangile.

MESSAGER EVANGELIQUE (Le), E.R.A.L., *n° 36.* — J.P. Haas, E. Ajakaiye : L'œcuménisme comme arme contre la pauvreté. — *N° 37.* — H. Fridel : L'é est devenue un jeu bizarre.

POSITIONS LUTHERIENNES, *n° 3.* — J. Kaltenmark : Le Repas du Seigneur. A lyse d'un document d'accord luthéro-catholique. — M. Viot, D. Hoeffel : chrétienne et autorité temporelle.

REFORME, *n° 1841.* — H. Capieu : Présence de Dieu (suite). — *N° 1842.* — Mehl, P. Encreve : L'homme protestant. — *N° 1843.* — Feuilleton : l'école dimanche (suite). — *N° 1844.* — A. Blancy : L'empire du bien commun. *N° 1844 et 1845.* — R. Beaupere : Mariages mixtes — Sondage IFOP-Ré me. — *N° 1846.* — E. Fath : Dossier : livre scolaire. Un outil perfectible. *N° 1847.* — A. Dumas : Un humaniste du XXe S. : Hommage à P. Roma Musculus. — *N° 1848.* — Enquête IFOP-Réforme : les média. Des articles Cl. Marquet, M.L. Fabre. — Dossier : Nos prisons. Des articles de : J. Hoib M. Hammel, R. Parmentier etc. — *N° 1849.* — F. Quere, J. Carbonnier : foi de nos enfants. Enquête IFOP-Réforme.

REVUE DE THEOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, *n° 2.* — D. Neeser : Le mon don de Dieu, réponse de l'homme. Aspects de la pensée du Père D. Sta loae. — E. Starobinski-Safran : Aspects de Jérusalem dans les écrits rabb ques. — *N° 3.* — J.P. Leyvraz : La notion de Dieu chez Berkeley. — U. chrow : L'Eglise entre l'adaptation à la société et l'imitation du Christ. R. Leuenberger : L'Eglise dans la cité, la cité dans l'Eglise. — M. Cunz : peut apporter aux chrétiens la compréhension juive de l'Ecriture ?

REVUE REFORMEE (LA), *n° 1, mars.* — P. Marcel : Calvin et Copernic. La gende ou les faits ? La science et l'astronomie chez Calvin.

VIE PROTESTANTE (LA), *n° 32.* — E. Castro, M. Ray : Dossier sur l'évangéli tion.

REVUES PROTESTANTES EN LANGUES ETRANGERES

COMMUNIO VIATORUM, *n° 1-2.* — N° sur : The Bible of Kralice and Proble of Contemporary Bible Translations and Commentaries. A Symposium in P gue, April 1979. Des articles de : P. Pokorny, K. Gabris etc.

EVANGELISCHE KOMMENTARE, *n° 7.* — L. Senghor : Dialog der Kulturen. tretien. — L. Vischer : Zur Augsburgischen Konfession.

GIOVENTU EVANGELICA, *n° 63.* — A. Ferrero : Informatica : Scienza e tec logia degli anni '80.

JUNGE KIRCHE, *n° 7.* — H. Futterlieb : Vom Götzen und vom Wackeln. — G. Wiedemann : Homosexuelle Partnerschaft als Amtspflichtverletzung ?

MONTHLY LETTER ON EVANGELISM, *n° 5-6.* — A. Walker : Le pouvoir l'évangélisation de masse.

SCOTTISH JOURNAL OF THEOLOGY, *n° 5.* — C. Tuckett : Christology a the New Testament. — I. Ellis : Schleiermacher in Britain.

ZEICHEN DER ZEIT (DIE), *n° 4.* — Sektionsberichte der VIII. Vollversammlu der Konferenz Europäischer Kirchen. — *N° 5.* — H. Falcke : Eine christlic Sicht der Probleme von Wissenschaft und Technik in der sozialistischen G sellschaft der DDR.

ZEITWENDE, *n° 3.* — J. Kreft : Auf dem Weg zum genetisch genormten Me chen ? — F. Cramer : Gibt es wissenschaftliche Tabus ? — F. Dolto, G. S vérin : Liebe und Freiheit.

Nous recevons la revue DIA REGNO, revue chrétienne en espéranto. Depuis n° 1 de janv. 1980. Parution une fois par mois.

REVUE ORTHODOXE

CONTACTS, *n° 110.* — Métropolite G. KHODRE : Le Christianisme, l'Islam et l'Arabité. — A. ARGYRIOU : Possibilité d'un dialogue entre l'Islam et le Christianisme à partir de leur conception de l'histoire.

REVUES CATHOLIQUES OU D'INSPIRATION CATHOLIQUE

BIBLE ET SON MESSAGE, *n° 145.* — Pâques à Jérusalem : Luc 22-39 à 24-53.

BULLETIN DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX, *n° 150.* — Ch. PALIARD : L'Esprit-saint. Le témoignage de l'écriture.

CAHIERS EVANGILE, *n° 32, mai.* — M. GILBERT, J.N. ALETTI : La sagesse personnifiée dans les textes de l'A.T. — Le Christ et la Sagesse dans les textes du N.T.

CAHIERS EVANGILES, Documents autour de la Bible, *suppl. au n° 32.* — H. COUSIN : Vies d'Adam et Eve, des patriarches et des prophètes. (Textes juifs autour de l'ère chrétienne).

CAHIERS UNIVERSITAIRES CATHOLIQUES, *n° 6.* — N° sur : La théologie à l'épreuve de la foi. Des articles de : B. QUELQUEJEU, M.D. CHENU etc.

CENTRO PRO UNIONE, *n° 18.* — H. MEYER : The Augburg Confession as a Catholic and Luteran Confession of Faith : a way towards unity ?

CHOISIR, *n° 249.* — La famille chrétienne dans le monde contemporain.

COMMUNAUTES ET LITURGIES, *n° 4.* — N° sur La bonne nouvelle du péché. Des articles de : J. DUPONT, A. COLLINI etc.

CONCILIUM, *n° 157.* — N° sur : Institutions ecclésiales. Eglises locales et choix des évêques. Des articles de : P. STOCKMEIER, H. ZAPP etc.

CRISTIANESIMO NELLA STORIA, *n° 1, aprile.* — A. ACERBI : La Visione di Isaia nelle vicende dottrinali del catarismo lombardo e provenzale.

CROIRE AUJOURD'HUI, *août.* — Cl. MARQUET : Comment on lit la Bible. — M. J. CORDONNIER, C. HOURTICQ : L'Esprit nous fait vivre dans l'Espérance d'un accomplissement. — *Sept.* — Cl. MARQUET : Féminisme et lectures bibliques. — J.F. CATALAN, J.M. MORETTI : Pouvoir de la science et respect de l'homme. — J.N. BEZANCON : L'Eglise devant la croix.

CROISSANCE DES JEUNES NATIONS, *n° 219.* — Y. EZZA'FANE : Le Maroc, pays de lumière et d'ombre. — A. BARBARA : Les jeunes immigrés maghrébins en quête d'identité ?

DOCUMENTATION CATHOLIQUE (LA), *n° 1792.* — Mgr TOMKO : La famille chrétienne : Questions avant le synode. — Evêques suisses : Le mariage en péril. — Mgr POUPARD : L'Eglise de France en 1980.

ECONOMIE ET HUMANISME, *n° 254.* — N° sur : Qui est « pauvre » ?

ETUDES, *juil.* — F. GUIBAL : Philosophie (s) : d'Amérique latine. — J. DELORME : Les évangiles dans le texte. — B. SESBOÜÉ : Un document œcuménique sur l'Esprit et les sacrements. — *Sept.* — H. CHAMBRE : Renaissance spirituelle dans une Eglise captive ? — B. SESBOÜÉ : Actualiser les expériences du N.T. — B. VAN IERSEL : Le « colloque Schillebeekx ».

EVANGILE AUJOURD'HUI, *n° 107.* — N° sur : Le Christ de St. François. Des articles de : L. MATHIEU, P.B. BEGUIN etc.

FAIM DEVELOPPEMENT, *n° 80-8/9.* — H. DE CHAPONAY, M. GUERRA : Pourquoi tant d'hommes émigrent-ils ?

FETES ET SAISONS, *n° 347.* — N° sur : La Création. La Bible et la science.

FOI ET LE TEMPS (LA), *n° 4.* — G. Fourez : La famille : des chrétiens et chrétiennes s'interrogent. — K. Gatzweiler : La rédaction du quatri évangile. Deux essais de solution.

FOYERS MIXTES, *n° 48.* — Mariages catholiques orthodoxes : propositions pa rales pour la célébration liturgique.

INFORMATIONS CATHOLIQUES INTERNATIONALES, *n° 553.* — L. Trivie Chine : Ce qu'on sait de l'Eglise catholique. — *N° 554.* — J.P. Manigne : Confession d'Augsbourg.

IRENIKON, *n° 2.* — J.M.R. Tillard : Vocabulaire sacrificiel et eucharistie.

LETTRE (LA), *n° 262-3.* — N° sur : 2e Rencontre internationale Lectures m rialistes de la Bible : La lettre de Paul à Philémon. Des articles de : M. C venot, J. Bonsen etc.

NOUVELLE REVUE THEOLOGIQUE, *n° 4.* — P. Masset : Une utilisation phil phique de la Bible. « L'athéisme dans le christianisme » d'E. Bloch. — Mertens : Evolution démographique et conscience morale.

NOVA ET VETERA, *n° 3.* — N.A. Luyten : Science et Société. — A. Feuilet : signification christologique de Luc 18,14 et les références des Evangiles Serviteur souffrant.

PANORAMA AUJOURD'HUI, *n° 141.* — C. Goure : Conversation avec E. Holfe « Il y a toujours une lueur d'espérance... ».

PARTIE PRENANTE, Rev. des Equipes enseignantes, *n° 6.* — Dossier : Vivre Eglise ?

RECHERCHES, Conscience chrétienne et handicap, *n° 23.* — A. Dumas : Le trav vocation mais non religion de l'homme.

REVUE DES SCIENCES RELIGIEUSES, *n° 3.* — F. Manns : Un midrash chréti le récit de la mort de Judas. — M. Scopello : Le mythe de la « chute » anges dans l'Apocryphon de Jean (11.1) de Nag Hammadi.

REVUE THEOLOGIQUE DE LOUVAIN, *n° 2.* — J. Laloup : A propos de la N velle Droite.

SEMIOTIQUE ET BIBLE, *n° 18.* — *Groupe de Dole :* Parcours : l'impôt à Cé Luc 20, 20-26. — J. L'Hour : La motivation « lema'an » dans le Deutérono

SPIRITUS, *n° 80.* — N° sur : Les sens du vécu de l'eucharistie.

STUDIUM OVETENSE, *vol. VI-VII 1978-1979.* — S. Cerra Suarez : Postura Feijoo sobre la animacion de embrion. Perspectiva historica. — J.A. Di El Reino de dios (proclamado par Jesus) a lo largo del A.T.

TEMOIGNAGE CHRETIEN, *n° 1889.* — A. Vimeux : Famille chère inconnue (sui

TYCHIQUE, *n° 27.* — P. Zobel : L'Eucharistie, sacrement et expérience pascal

UNITE CHRETIENNE, *n° 59.* — N° sur : La Confession d'Augsbourg. Base con sionnelle et œcuménique ? Des articles de : P. Michalon, P. Jundt etc.

UNITE DES CHRETIENS, *n° 39.* — F. Refoulé : Le Notre Père. Point de vue e gétique. — J. de Baciocchi, A. Dumas : Conclusions.

VERS LA VIE NOUVELLE, *n° 4.* — Dossier : Ville/violence. Violence.

VIE (LA), *n° 1828.* — Ph. Demenet : Le mouroir des solitudes.

REVUES JUIVES OU DE DIALOGUE AVEC ISRAEL

MI D'ISRAËL (L'), *n° 4.* — T. Willi : Les fêtes de jubilé de notre société à Bâle.

MITIES FRANCE ISRAEL, *n° 278.* — Dr F. J. Beer : Il y a un an mourait Sir E.B. Chain.

REUND ISRAELS (DER), *n° 143.* — K. Hruby : Das Glaubensleben thoratreuen Judentums heute.

IONDE JUIF (LE), *n° 99.* — G. Wellers : Déportation des juifs en France sous l'occupation. Légendes et réalités.

ENS, *n° 8.* — E. Ficher, L. Klenicki : Pour enseigner l'holocauste dans les écoles secondaires catholiques aux Etats-Unis.

ISLAM-MONDE ARABE

RANCE PAYS ARABES, *n° 88.* — Dossier : La politique française et le monde arabe.

REVUES DIVERSES

FRIQUE CONTEMPORAINE, *n° 110.* — X. Authié : Le pétrole en Afrique noire.

FRIQUE LITTERAIRE, *n° 56.* — G. Daninos : La prise de conscience du racisme colonial à travers la littérature congolaise d'expression française.

VANT SCENE — Cinéma, *n° 251-252.* — Spécial Renoir. Toni etc.

VANT SCENE — Théâtre, *n° 673-674.* — Répertoire de 400 pièces analysées. — Anouilh : Pauvre Bitos. — Ionesco : Contes.

ARNETS DE L'ENFANCE (LES), *n° 49-50.* — N° sur : Condition des femmes et bien-être des enfants.

OMMUNICATION ET LANGAGES, *n° 46.* — R. Estivals : Le livre en Afrique noire francophone. — J. Oulif, M. Philipot : La fable de la culture audio-visuelle.

OCUMENTS — Rev. des Questions allemandes, *n° 3.* — N° sur : Elections 1980. Enjeux, forces, programmes.

OSSIER POUR NOTRE TEMPS, *n° 1, janv.-fév.* — D. Clerc : Le chômage. Mesure, causes et remèdes. — F. Aballea : L'action sociale volontaire. — *N° 2, mars-avril.* — R. Benjamin : Le devenir de la famille. — *N° 3.* — R. Valette : Un nouvel ordre économique international ? — J. Lepage : La réforme des collectivités locales, un recul pour la politique sociale ?

ROIT ET LIBERTE, *n° 394.* — Entretien avec A. Chihepo : Conférence de Paris sur la Namibie : Une phase nouvelle dans la lutte pour l'indépendance.

DUCATION (L'), *n° 427.* — L. Adjadji : Continuité ou discontinuité de l'action éducative. — *N° 428.* — A l'école de Piaget.

SPRIT, *n° 7-8.* — J.P. Sartre : Une traversée du siècle. Des articles de : P. Thibaud, J.Y. Guerin etc. — L.J. Rondeleux : La voix, les registres et la sexualité. — D. Vasse : La voix qui crie dans le désêtre. — Vers quelle action socio-culturelle ? Des articles de : R. Scant, G. Poujol etc. — *N° 9.* — P. Thibaud : La mémoire d'Auschwitz. — P. Vidal-Naquet : Un Eichmann de papier. — I. Tiar : Crise de la diaspora française. — W. Rabi : E. Wiesel, un homme, une œuvre, un public. — A. Simon : L'arbre à palabres.

FRANKFURTER HEFTE, *n° 7*. — K. WALF : Eine andere Kirche ?

GERONTOLOGIE, *n° 35*. — M. DJAOUI : Le corps âgé.

GROUPE FAMILIAL, *n° 88*. — N° sur : Le corps en famille.

LETTRE (LA), Conseil Nat. des Femmes Françaises, *n° 5-6*. — I. AARON : Réflexi sur l'avenir du travail.

MERKUR, *n° 386*. — H. MAYER, R. VOLLMANN : Nach dem Tode von J.P. Sartr

POPULATION ET SOCIETE, *n° 138*. — J.G. MERIGOT : Le colloque national la démographie française. — *N° 139*. — Y. CHARBIT : Transition démogra que aux Antilles françaises.

QUESTIONS ACTUELLES DU SOCIALISME, *n° 7-8*. — M. MLADENOVIC : La fam dans la grande ville.

RECHERCHE (LA), *n° 113*. — P. CHARTIER, S. MERIAUX : L'énergie de la biom se. — J.C. HAZERA : La sécurité informatique, bientôt à la mode. — Dossi Les fraudes scientifiques. Articles de : M. BLANC, A. DANCHIN etc.

REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS, *n° 1, janv.-mars*. — G. VAJDA : Passa anti-chrétiens dans « Kaf Ha-Qetôret ».

SANTE DE L'HOMME (LA), *n° 228*. — Pr. TUBIANA : Cancer : du dépistage à réadaptation.

SCIENCES DE L'EDUCATION (LES), *n° 2-3*. — Actes du Colloque de Rennes, 1 sept. 1978 : L'utilisation de la recherche en éducation dans la formation enseignants.

SOCIOLOGIE DU TRAVAIL, *n° 3*. — D. DUCLOS : Classe ouvrière et environ ment.

VERS L'EDUCATION NOUVELLE, *n° 345*. — Quelle littérature pour la jeunes Le point de vue d'un éditeur.

---

ivres reçus ou acquis par le C.P.E.D. en octobre 1980

BDELAZIZ (Th.) : Quelque part une île. *Le Cerf,* 1980.

ICARDI (M.) : Les Etats noirs d'Afrique du Sud. *Ed. de la Revue Moderne,* 1980.

moi de raconter la vie de Jésus. *Sociétés bibliques,* 1979.

'Amour en fêtes. *Desclée de Brouwer,* 1978.

nthologie de la prose israélienne. *Albin Michel,* 1980.

SSOCIATION CATHOLIQUE FRANÇAISE POUR L'ÉTUDE DE LA BIBLE : Etudes sur la première lettre de Pierre. *Le Cerf,* 1980.

SSOUN (P.L.) : Freud et Nietzche. *PUF,* 1980.

URENCHE (G.) : L'aujourd'hui des droits de l'homme. *Cité Nouvelle,* 1980.

ASCHER (Dom J.) : La Vierge Noire de Paris « Notre-Dame de Bonne Délivrance ». *Téqui,* 1980.

IES (J.) : Athos, voyage à la Sainte Montagne. *Dervy-Livres,* 1980.

UHLER (A.) : Enfer et ses fils. *Mercure de France,* 1980.

AHOUR (V./M.) : La forêt de l'autre rive. *Ed. Français Réunis,* 1980.

ARRE (A.M.) : Plus tard tu comprendras. *Le Cerf,* 1980.

ENECO : Dixeco de l'économie. *Dunod,* 1980.

ENECO : Dixeco de l'entreprise. *Dunod,* 1980.

HEN JO CHI : Le préfet de Yin et autres histoires de la Révolution Culturelle. *Denoël,* 1980.

ORVISIER (A.) : Sources et méthodes en histoire sociale. *SEDES,* 1980.

OSTE (R.) : L'église et la Paix. *Desclée,* 1979.

EFOSSEZ (M.P.)/MEDICUS MUNDI : Un nouveau combat pour la santé. *Cana,* 1980.

ELIGNY (F.) : La septième face du dé. *Hachette,* 1980.

ERRIENNIC (J.P.) : Le Moyen-Orient au XXe siècle. *Armand Colin,* 1980.

UHAUMONT (J.) : Des deux côtés de la mort et du temps. *Les Presses Universelles,* 1980.

SPEJO (P.) : Mujeres de Nicaragua : Des femmes du Nicaragua. *Ed. des femmes,* 1980.

ACKENHEIN (E.) : La présence de Dieu dans l'histoire. *Verdier,* 1980.

ESSARD (G.) : La philosophie historique de Raymond Aron. *Julliard,* 1980.

OHRER (G.) : Storia d'Israël. *Ed. Paideia,* 1980.

ANOCZY (A.) : Parlare di Dio nella società odierna. *Ed. Paideia,* 1980.

ARAUDY (R.) : Il est encore temps de vivre, voici comment. *Stock,* 1980.

EFFROY (Y.)/ACCOLLA (P.)/SCHUTZENBERGER (A.A.) : Vidéo... Formation et thérapie, d'autres images de son corps. *Epi,* 1980.

IRARDET (G.) : Il vangelo che viene dal vidéo. *Claudiana,* 1980.

OUVERNAIRE (J.) : Quand Dieu entre à l'improviste. *Desclée de Brouwer,* 1980.

AUMONT (Th.) : Les petits prophètes du Nord. *Gallimard,* 1980.

EIDEGGER (M.) : Chemins qui ne mènent nulle part. *Gallimard,* 1980.

s serviront les idoles : quand Dieu parle aux hommes n° 5. *Le Cerf,* 1980.

ACQUES (P.) : Lumière de l'œil. *Mercure de France,* 1980.

EAN (R.) : Photo-souvenir. *Le Seuil,* 1980.

OUVENEL (B. de) : Un voyageur dans le siècle. *Laffont,* 1979.

LOPFENSTEIN (F.) : Humanitude : l'homme, la vie, la mort, Dieu, l'absurde, le bonheur, le rêve, la politique. *Labor et Fides,* 1980.

ACOURT (J.) : La difficulté de Dieu : au risque de croire n° 5. *Droguet-Ardant,* 1980.

Laurent (Y.) : Médecins sans frontières, là où les autres ne vont pas. *Laffo*
1980.

Laurentin (R.) : Jésus-Christ présent. *Desclée de Brouwer*, 1980.

Lohse (E.) : L'ambiente del Nuovo Testamento. *Ed. Paideia*, 1980.

Maimonide (M.) : Le guide des égarés. *Verdier*, 1979.

Malkiel (Th.) : Journal d'une gréviste. *Payot*, 1980.

Manson (Th.) : I detti di Gésù nei vangeli di Matteo e Luca. *Ed. Paideia*, 198

Miccoli (P.) : Introduzione alla filosofia della storia. *Ed. Paideia*, 1980.

Mondin (B.) : Umanesimo cristiano. *Ed. Paideia*, 1980.

Moutote (D.) : Egotisme français moderne. *SEDES*, 1980.

Nawal (Y.) : Les femmes dans l'Islam. *Ed. de la Brèche*, 1980.

Nord-Sud : Un programme de survie. *Gallimard*, 1980.

Pelt (J.M.) : Les drogues, leur histoire, leurs effets. *Doin*, 1979.

Philippe (A.) : Promenade à Xian. *Gallimard*, 1980.

Pougatch-Zalcman (L.) : Education pré-scolaire : un mythe ? *Ed. du Tricor*
1980.

Premiers pas en sémiotique biblique ; journées du protestantisme libéral. *Ala*
1980.

Prigent (P.) : Et le ciel s'ouvrit ; l'Apocalypse de Saint Jean. *Le Cerf*, 1980.

Rank (O.)/Sachs (H.) : Psychanalyse et sciences humaines. *P.U.F.*, 1980.

Rapport secret au Comité Central sur l'Etat de l'Eglise en URSS. *Le Seuil*, 1

La Recherche sur les énergies nouvelles. *Le Seuil*, 1980.

Richardot (J.P.) : Le peuple protestant français aujourd'hui. *Laffont*, 1980.

Rolin (G.) : L'innocence même. *Mercure de France*, 1980.

Rubboli (M.) : Riforma protestante nei secoli « Social Gospel ». *Claudiana*, 1

Schuon (F.) : Le soufisme voile et quintessence. *Dervy-Livres*, 1980.

Schmidt (J.) : La ténébreuse. *A. Michel*, 1980.

Seron (X.) : Aphasie et neuropsychologie. *Mardaga*, 1980.

Simon (G.) : Humanismus und konfession. *De Gruyter*, 1980.

Six (J.Fr.)/Loose (H.N.) : Thérèse de Lisieux. *Le Centurion*, 1979.

Spengler (O.) : Années décisives. *Copernic*, 1980.

Spengler (O.) : Ecrits historiques et philosophiques. *Copernic*, 1980.

Steiner (A.)/Weymann (V.) : Miracles de Jésus. *Evangile et Culture*, 1980.

Trousson (R.) : Voyage aux pays de nulle part. *Ed. de l'Université de Bruxel*
1979.

Un solo battesimo, una sola eucaristia, un mutuo riconoscimento del minis
Oikoumenikon, 1980.

Vanoye (A.) : Prêtres anciens, prêtres nouveaux selon le Nouveau Testament.
Seuil, 1980.

Vilaz (P.) : Le cantique de Siméon. *Laffont*, 1980.

Vincent (G.) : L'école primaire française, étude sociologique. *Ed. de la Maison*
Sciences de l'Homme, 1980.

Volkoff (V.) : Les humeurs de la mer, intersection. *Julliard/L'Age d'homme*, 1

Waller (B.) : La patience. *Gallimard*, 1980.

Wennicott (D.) : La petite « Piggle ». *Payot*, 1980.

Wacklad (J.) : Pour une éthique de Dieu. *Verdier*, 1979.